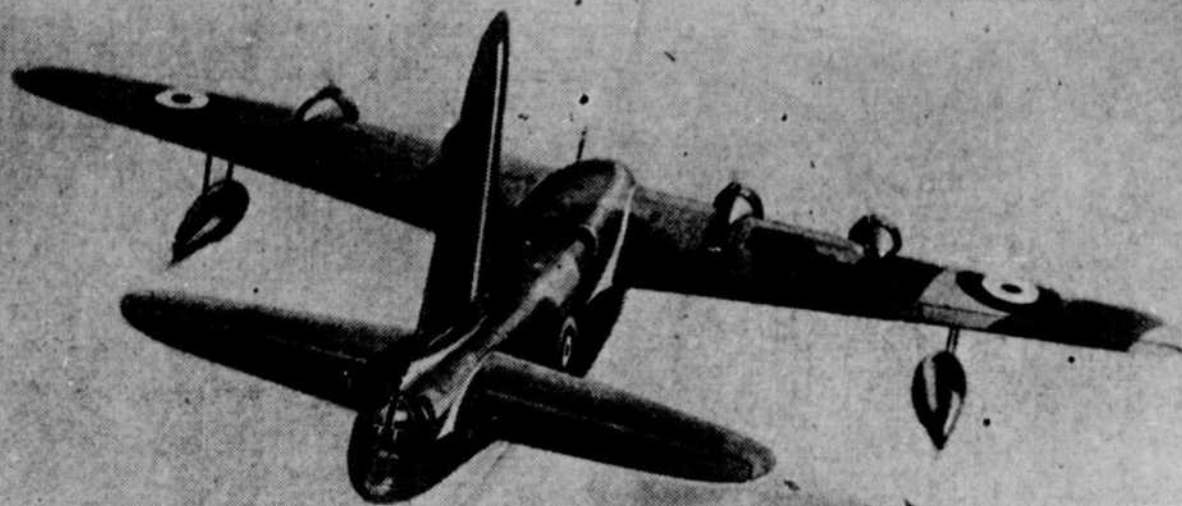


La réponse de l'Angleterre



à la menace sous-marine allemande

• Depuis plusieurs semaines, quelques mois même, les Allemands ont essayé, mais en vain, d'opérer le blocus de la Grande-Bretagne. Pour cela, Adolf Hitler a donné ordre à ses sous-marins de reprendre la campagne de torpillage des navires alliés ou neutres qui approcheraient des côtes anglaises. Et les requins d'acier du Reich se sont mis à infester les mers avoisinant les Iles britanniques.

• Les Anglais ne se sont pas, pendant ce temps, croisé les bras. La R. A. F. s'est mise à la recherche des maraudeurs boches et ils en localisèrent plusieurs qui, tout aussitôt furent atteints par les projectiles des aviateurs britanniques.

• Notre artiste a voulu illustrer la rencontre, en mer, d'un avion Sunderland anglais et d'un sous-marin allemand.

(COPYRIGHT " Transatlantic News ").

Mgr Antoine Gauvreau

● par le docteur Joseph Gauvreau

"C'est l'aîné, c'est l'aieul,
l'ancêtre, le grand homme"

(Victor HUGO)



● Pierre-Didace GAUVREAU, N.P. (1797-1865), père de Mgr Ant. Gauvreau.

Il y a trente ans — le 26 février 1911 — décédait, à St-Roch de Québec, Monseigneur Antoine Gauvreau, P.D. Cette année est le centenaire de sa naissance. Il est né à Rimouski, le 22 septembre 1841. Il était le neuvième enfant du notaire Pierre Gauvreau et de Elisabeth Duberges qui en eurent douze, six garçons et six filles.

Son épitaphe, dans l'église de St-Roch, démolie depuis, se lisait comme suit :

"A la mémoire de Mgr Antoine Gauvreau, P.D., né à Rimouski le 22 septembre 1841, qui durant les 46 années de son ministère se dépensa tout entier au bien des âmes :

- A la Rivière aux Renards, 1864 ;
- A Québec, 1866 ;
- A St-Nicolas, 1870 ;
- A St-Anne de Beaupré, 1875 ;
- A St-Romuald, 1878 ;
- A Notre-Dame de Lévis, 1882 ;
- A St-Roch de Québec, 1895 ;

et le 26 février 1911 termine, par une mort précieuse, une vie pleine de mérite et d'œuvres impérissables.

Da mihi animas coetera tibi tolle.

GEN. XIV, 26.

LES SIX FILS DE PIERRE-DIDACE GAUVREAU, N.P.

LOUIS, N. P.
(1828-1884)

ALEXANDRE, H. A.
(1831-1902)

ELZEAR, M. D.
(1833-1875)



FLAVIEN
Magistrat de district
(1836-1916)

NARCISSE
Arpenteur
(1838-1870)

ANTOINE
prêtre
(1841-1911)

Si les dates sont les yeux de l'histoire, celles de cette épitaphe peuvent bien servir de têtes de chapitres à un livre intéressant. Mais encore faudrait-il, au préalable, avoir les loisirs et les talents qui conviennent pour parcourir les archives des fabriques desservies, par ce prélat, les prônes qu'il a rédigés, les quelques sermons qu'il a

colligés de Ste-Anne-de-la-Pocatière, son Alma Mater tant aimée. Je ne doute pas qu'un historien, dont on ignore encore le nom, ne se soit astreint à cette tâche depuis trente ans, car la personnalité de Monseigneur Gauvreau fut trop impressionnante, et sa mort fut entourée de trop de témoignages de vénération et de regrets,



● Mgr Antoine GAUVREAU, P.D., à l'âge de 65 ans. Nommé Prélat de la maison de Sa Sainteté le 12 mai 1906, il fut curé de Saint-Roch de Québec de 1895 à 1910.

laissés, ses lettres qu'on a pu recueillir, les annales des institutions qu'il a fondées, et la volumineuse correspondance qu'il n'a cessé d'entretenir avec l'Archevêché de Québec et quelques institutions, notamment l'Hôtel-Dieu de Lévis, son œuvre de prédilection, et le

pour supposer qu'elle ne fût pour lui, comme pour le commun des mortels, la date de l'oubli définitif.

Il est toujours délicat de parler publiquement des siens ; mais je dois à cet oncle vénéré tant de reconnaissance que je ne puis me résigner à partir, sans donner à sa mémoire une témoignage familial que je suis peut-être le seul, actuellement, à pouvoir apporter, ne serait-ce que pour le bénéfice de la petite histoire de notre commun pays natal. Le trentième anniversaire de sa mort et le centenaire de sa naissance m'en fournissent l'occasion.

Ce qui suis n'est ni de l'histoire ni même de la biographie. C'est une liasse de souvenirs personnels, sans ordre chronologique, jetés dans la conversation. Trop heureux, s'ils peuvent, en quelque manière, illustrer l'une ou l'autre des qualités du personnage.

* * *

Monseigneur Gauvreau devrait passer dans l'histoire à titre d'homme d'action. Partout où il est allé, il a fondé et il a construit. Orateur populaire, sa parole fut son meilleur outil. Il avait du tact, du jugement et de l'entrain. Son défaut mignon, la vivacité, devint le tremplin de ses œuvres, qui ne souffrirent jamais de retard !

Il fit une concession démocratique d'envergure, lorsqu'il annonça à ses paroissiens que le Curé, les vicaires et les marguilliers les recevraient, non plus dans la sacristie, mais dans les salons du presbytère de la Fabrique, après la messe du jour de l'An. C'était à n'y rien comprendre pour ses voisins ; mais les cœurs de son peuple vinrent à lui.

D'autres gestes le signalèrent à l'attention générale, dès le début de sa carrière, telles la conservation et la

"Ma mère fut une femme forte. Combien elle était charitable".

(Mgr GAUVREAU)



● Elisabeth DUBERGES (1803-1871), mère de Mgr Ant. Gauvreau.

restauration de la petite église de la Basse-ville ; la fondation des Ecoles du soir avant la lettre... gouvernementale ; le recrutement des zouaves pontificaux ; les initiatives de la Société St-Vincent de Paul ; etc., etc. L'on finit par s'apercevoir que ses hardiesses étaient balancées et ne tombaient jamais à plat. A la même allure s'établit sa réputation d'homme énergique, d'homme à la volonté de fer, après quoi, il fit tout ce qu'il voulut, dans toutes les paroisses qui lui furent confiées.

Monseigneur Gauvreau vénérât les aïeux et affectionnait les siens. Il parlait avec chaleur de son lointain ascendant, Nicolas Gauvreau, qui fut la première victime du bombardement de Québec, en 1759. Il fit la généalogie de sa famille, et correspondit longtemps avec les Gauvreaux, de la Roches-sur-Yon, en Poitou, d'où vinrent nos ancêtres. Il aimait à dire que son grand-père fut inhumé dans la basilique de Québec, et sa grand-mère dans l'église de St-Roch, soulignant par ces faits l'estime qu'ils méritèrent de leur vivant.

Les plus des cinquante ans qui l'ont fréquemment se rappellent, sans doute, les belles peintures qui décoraient les murs de son salon : les portraits de son père et de sa mère qui lui furent présentés par les citoyens de Lévis, à l'occasion de ses noces d'argent sacerdotales. Je suis l'héritier de ces peintures. Il me les a offertes en cadeau de noces, quelques années avant sa mort. A nos protestations qu'il ne



● Antoine GAUVREAU entra au Grand Séminaire de Québec le 19 septembre 1861. Ce portrait a été pris la veille de son départ de Rimouski; il avait 20 ans.



● L'abbé ANTOINE GAUVREAU, à l'âge de 30 ans. Il fut aumônier de l'archevêché de Québec de 1866 à 1870.

de plus cher, il répondit : "C'est le temps pour moi de tout donner. L'heure approche". Et il écrivit au verso du portrait de son père, en plus d'une courte notice biographique, ce qui suit :

Mon père fut un modèle de citoyen intègre, du bon père de famille. Chrétien éclairé, il fut toujours l'ami du prêtre. Deux de ses frères furent prêtres ; Claude, inhumé à Ste-Anne-de-la-Pérade, et Célestin, V.G., à Ste-Anne-de-la-Pocatière en 1863.

... Ce portrait peint par Ludger Ruellan en 1885 est très fidèle, et devra être transmis de père en fils dans la famille Gauvreau. Cadeau de noces offert à ...

... Souhaits de bonheur en cette vie et en l'autre.

... Rappelons-nous ceux qui nous ont fait du bien.

Et sur le verso du portrait de sa mère, en plus d'une notice biographique, ceci :

"Ma mère fut une femme forte. Combien elle était charitable. Que Dieu bénisse toute la famille."

* * *

En janvier 1896, dans une lettre adressée à son "cher cousin", Monseigneur Miville, alors supérieur du Séminaire de Ste-Anne, sous le titre : "Ecoute une petite histoire", Mgr Gauvreau a raconté, de façon délicieuse, la vie de cette mère "forte et charitable" qu'il abrita sous son toit après la mort de son père, et qui expira entre ses bras, au presbytère de St-Nicolas. Nous publierons, quelque jour, cette émouvante petite histoire de Mère-Grand qui, malgré les proches et les voisins, donna au baptême le nom d'Antoine à son cinquième fils, parce que saint Antoine de Padoue lui faisait trouver son prêtre. Cette lettre est aussi révélatrice d'un fait intéressant le Séminaire de Rimouski.

Monseigneur Gauvreau n'a jamais voyagé. Il était casanier par nature. Les vacances, en dehors de son milieu habituel, ne lui disaient rien. C'était



● L'abbé ANTOINE GAUVREAU, à l'âge de 40 ans. Il fut curé de St-Nicolas, de Ste-Anne-de-Beaupré et de St-Romuald.

A l'occasion du trentième anniversaire de sa mort et du centenaire de sa naissance.

du temps perdu. Durant toute sa vie, il ne vint à Montréal que deux fois ; pour assister aux funérailles de Monseigneur Bourget et pour chanter le service de sa soeur, Mère Sainte-Agnès-de-Jésus, de la Congrégation de Notre-Dame. Il ne visitait sa famille, à Rimouski ou à l'Isle Verte, que dans les rares circonstances qui l'obligeaient à y venir, bien qu'il se tint constamment en relation avec elle, par correspondance. De loin, il suivait tous les enfants, savait leur nom, leur âge, ce qu'ils faisaient, et les récompensait à distance, selon leurs mérites respectifs.

chose dont il ne s'est pas départi avant de mourir.

Ce qui constituerait la meilleure documentation pour l'histoire, ce sont ses correspondances avec l'Hôtel-Dieu de Lévis et avec l'Archevêché.

Monsieur le Chanoine Lindsay me fit voir, un jour, celles dont il était le gardien, à l'archevêché. Le principal souvenir qui m'en est resté, parce que ce fut pour moi une révélation, c'est qu'à un moment il aurait songé à fonder une communauté d'hommes. Pourquoi ? Où ? Comment ? Beau chapitre à écrire. Ce qui est certain, tou-



● La 'Maison jaune', maison paternelle des Gauvreau, à Rimouski. Construite en 1825 et restaurée en 1910, elle est actuellement la propriété de la succession J.-C. Taché. C'est dans cette maison que naquit Mgr Ant. Gauvreau, P. D.

J'avais dix-huit ans et ne le connaissais pas encore. Je le vis pour la première fois, alors qu'il descendit chez mon père, à Rimouski, pour assister aux funérailles de Monseigneur Edmond Langevin, V.G. En l'absence de Monseigneur Lafleche, des Trois-Rivières, qui devait faire l'oraison funèbre, on demanda au Curé Gauvreau de l'improviser. Ce fut émouvant ! Ma jeunesse morte en tressaille encore ! Jusque là inconnu de ma génération, cet oncle en devint l'idole.

Pourquoi n'accepta-t-il pas l'offre que lui fit Monseigneur Jean Langevin de remplacer auprès de lui "le frère, le confident, le grand Vicaire, qui venait de lui être si inopinément enlevé ?" L'histoire nous renseignera sur cette question — si elle s'écrit — car je sais qu'il existe des documents intéressants à ce sujet.

* * *

On a souvent vanté son talent d'improvisation. Je tiens de lui-même qu'il composa et apprit par coeur — mot à mot — au delà de cent sermons, durant les quatre années qu'il fut aumônier de l'archevêché de Québec. "Une fois curé, j'ai puisé dans le tas". Ça lui prenait une heure pour établir un plan. Disert et enthousiaste, il parlait d'abondance. Il fut aimé des foules, à cause de sa doctrine très claire, de son franc-parler et de la chaleur de son débit. Sans jamais craindre que le mot ne lui échappât, il allait jusqu'au bout de sa pensée, avec force et vaillance. "A tout coup," comme disent nos gens, "il emportait le morceau. C'était une beauté de l'entendre !" Un sermon fut toujours pour lui un effort épuisant, mais chaque jour, et même plusieurs fois par jour, il était prêt à recommencer. Il aimait ça, à la façon du bon serviteur qui fit fructifier ses talents.

Son oeuvre de longue haleine, ses sermons de retraites prêchées, ne furent pas retrouvés, bien que nous sachions que ce soit à peu-près la seule



● L'abbé ANTOINE GAUVREAU, à l'âge de 50 ans. Il fut curé de Notre-Dame de Lévis, de 1882 à 1895.

architecte ni artiste, il a bâti pour la commodité. Il semble avoir eu pour devise : "Je fais pratique. D'autres feront beau !" On lui reproche, non sans raison, d'avoir fait des choses qui ne sont point belles, tel, par exemple, le chemin couvert qui conduit de l'église au presbytère de Lévis. D'autres lui gardent rancune d'avoir, hélas, démoli la première église de Ste-Anne-de-Beaupré pour construire, sur son emplacement, la basilique incendiée depuis. Et le premier Hôtel-Dieu de Lévis qui n'était qu'une juxtaposition de maisons privées, semble n'avoir été que le symbole de ses désirs. Il voulait un hôpital tenu par des soeurs cloîtrées. Il l'a eu. Presque sans argent, mais en homme pratique, il a fait commode. D'autre, depuis, ont fait beau. Mais en attendant la beauté, la santé en a profité.

Rappelons, ici, de quelle utilité immédiate fut son Hôtel-Dieu pour les blessés, lors du tamponnement d'un train de passagers avec un convoi de marchandises, sur la voie du Grand-Tronc, à Craig's Road, en amont de Lévis, durant l'été de 1895. On eut dit que cet hôpital d'urgence s'était posté sur la falaise, quelques mois auparavant, pour les attendre. Il serait dérisoire, aujourd'hui, de songer à fonder un hôpital avec les piètres moyens que ce curé avait à sa disposition. Mais... n'empêtons pas sur l'histoire qui finira par s'écrire, pourtant !

Parler de Monseigneur Gauvreau sans y joindre le nom du collège de Ste-Anne, serait une dissociation d'idées impardonnable. Il aimait son Alma Mater fanatiquement, mais dans le bon sens. A part les raisons qui rattachent les hommes bien nés aux

● Lire la suite en page 15

LES SIX FILLES DE PIERRE-DIDACE GAUVREAU, N.P.

GRACIEUSE Mme L.-N. Gauvreau Isle-Verte (1830-1907)	CAROLINE Mme Majorique Côté Rimouski (1835-1889)	GEORGIANA Mère Ste-Agnès de Jésus C. N. D. (1840-1904)
--	---	---



ADELE Mme (hon) L.-A. de Billy (1845-1896)	LAURA Mère Ste-Fortunée C. N. D. (1847-1902)	HENRIETTE Mme Adhémar Martin Rimouski (1843-1874)
--	---	--

CORFOU

BASTION AVANCÉ DE LA GRÈCE



LORSQUE je débarquai à Corfou pour la première fois, il y a quelque vingt-cinq ans, ce fut par une nuit sans lune, dans des circonstances dramatiques et mystérieuses. Six croiseurs français, tous feux éteints, venaient de mettre en panne dans la rade, à quelques encablures de l'île de Vido; les bourelles avaient lentement pivoté, pointant leurs pièces vers l'antique citadelle. Des flancs noirs des navires de guerre, des chaloupes pleines de soldats français nagèrent silencieusement vers le port. Elles accostèrent sans encombre. Sur le quai, un groupe de quelques hommes nous attendait. La ville dormait. Le commandant grec de la garnison, averti trop tard, protesta vainement. Un quart d'heure après, sans coup férir, la vieille Corcyre était prise une fois de plus. Mais il n'était pas question de conquête: il s'agissait de ménager à l'armée serbe, qui se repliait vers la mer à travers l'Albanie, un refuge où elle pût se reconstituer. Elle devait puiser dans ce cadre enchanté une force triomphante.

Ces quelques lignes sont empruntées au journal français "RIC et RAC" qui les publiait, avec ce qui suit, lors du commencement des hostilités entre l'Italie et la Grèce.



J'ai revu Corfou, depuis: il n'y a presque rien de changé. La vie de l'île demeure concentrée dans la ville et ses abords qui comptent environ le tiers de la population totale: trente mille habitants sur cent mille.

La ville ressemble à toutes celles des côtes de la Méditerranée: rues étroites et dallées, hautes maisons blanches, boutiques dont les marchandises débordent dans les ruelles tortueuses, odeur forte et musquée des fruits, des olives... Mais Corfou porte aussi la marque de ceux qui l'ont si longtemps occupée: de nombreuses maisons à arcades rappellent l'architecture vénitienne; l'Esplanade qui domine le port, le palais d'été du roi de Grèce ont été construits ou aménagés par les Anglais; les fortifications, la citadelle sont l'oeuvre des Vénitiens et, en partie, des Français. Le palais de l'Achilleion, que l'impératrice Elisabeth d'Autriche fit construire vers la fin du siècle dernier et dont l'ex-kaiser Guillaume II devint propriétaire, s'élève à quelques kilomètres de la ville, sur une hauteur qui domine la mer. C'est une grande villa blanche, meublée avec un goût douteux. Seuls, les jardins sont merveilleux, étagés sur la pente qui descend vers Benitsa: une cascade de roses d'où émerge une statue monumentale d'Achille vainqueur.

Il ne reste plus au touriste, qui dispose en général d'un temps très court, qu'à visiter la partie de l'île qui sépa-

re Corfou de l'Achilleion. Il verra le tombeau circulaire de Ménécrates, "fils de Tassias, d'Oeanthe en Loiride, consul de Corcyre, mort en mer". Puis il fera la traditionnelle promenade du "Canon", le long de la rive de la baie de Kastrades, dans un décor délicieux. Au bout de la presqu'île, on découvre

ont appelé jardins d'Alkinoüs des jardins situés un peu plus au Nord. En réalité, le roi d'Ithaque aurait débarqué sur la côte orientale de l'île.

L'ILE ENCHANTEE

Mais il ne suffit pas d'avoir fait ra-

flanc des collines, en adoucissant les contours, cache les villages aux maisons blanches. Il n'est rien de plus curieux que cette sorte de mer verdâtre lorsqu'un coup de vent retourne des millions de feuilles, montrant leurs faces inférieures d'un blanc argenté en un frisson qui se propage à l'infini. Les oliviers grecs sont beaucoup plus grands que ceux du Midi de la France: c'est là-bas un arbre de haute futaie et, en 1916, des camps entiers de troupes serbes étaient installés sous leur feuillage. Des pentes entières étaient couvertes de rangées de tentes individuelles: il y en avait jusqu'à la mer.

Cependant, les Corfiotes étaient jadis un peuple de hardis marins, mais les conquérants vénitiens qui ont dominé le pays pendant plus de trois siècles ont découronné de la mer les descendants des navigateurs phéaciens et ont favorisé la culture de l'olivier, car cet arbre ne réclame aucun soin; à peine un élaguage tous les trois ou quatre ans. Ainsi, les anciens marins se sont accoutumés à mener une vie indolente dans ce cadre idyllique. Cette indolence, cette magnifique indifférence est d'ailleurs le caractère le plus frappant du paysan corfiote. Il n'est pas bavard; il ne s'étonne de rien ou, à tout le moins, il n'en laisse rien paraître. J'ai, en 1916, parcouru en automobile des pistes à peine carrossables et j'ai rencontré des paysans qui n'ont même pas daigné lever la tête pour examiner cette machine qu'ils n'avaient sans doute jamais vue. J'ai chassé des journées entières avec un guide qui ne prononçait pas un seul mot — car il y a beaucoup de gibier à plume dans le Sud de l'île: grives et bécasse à foison. Nous ne pouvions nous entretenir, bien sûr, puisque j'ignorais le grec moderne et que j'avais tout oublié de l'ancien, mais le bonhomme ne faisait pas un geste, il était comme endormi. A grand peine je lui arrachais par une mimique insistante un oui ou un non que je prenais d'ailleurs l'un pour l'autre (car le Grec qui veut dire oui fait non de la tête et, réciproquement, opine pour dire non, faisant penser à ces femmes qui vous disent toujours la droite pour la gauche). Mon guide ne bougea pas lorsque je fus aux prises avec un butor que j'avais blessé et qui m'attaqua sauvagement lorsque je l'allai ramasser. Et, le soir, le bonhomme pluma placidement le volatile et le fit rôtir, sans me prévenir par un geste c'était immanquable.

CORFOU ET LA MYTHOLOGIE

Au Nord de la plaine de Ropa, la muraille abrupte du Pantokrator et la chaîne côtière laissent entre elles la brèche d'un torrent qui s'est taillé un passage entre deux massifs de roches rompues à s'écrouler. Par ce défilé passe la route qui mène à Paléo-Kastritsa, à "la mer sauvage" et à la ville des Phéaciens.

Au sommet du promontoire de Paléo-Kastritsa s'élève un vieux couvent entouré de cyprès — on voit partout les fuseaux noirs des cyprès à Corfou, on y voit même des cyprès autour desquels s'enroulent des rosiers grimpants. Le couvent est occupé par quelques moines crasseux, à chignon et soutane luisants qui vous servent du café turc après vous avoir fait visiter la petite chapelle. C'est dans ce cadre magnifique que Victor Bérard croit avoir retrouvé le

(suite de la page 7)



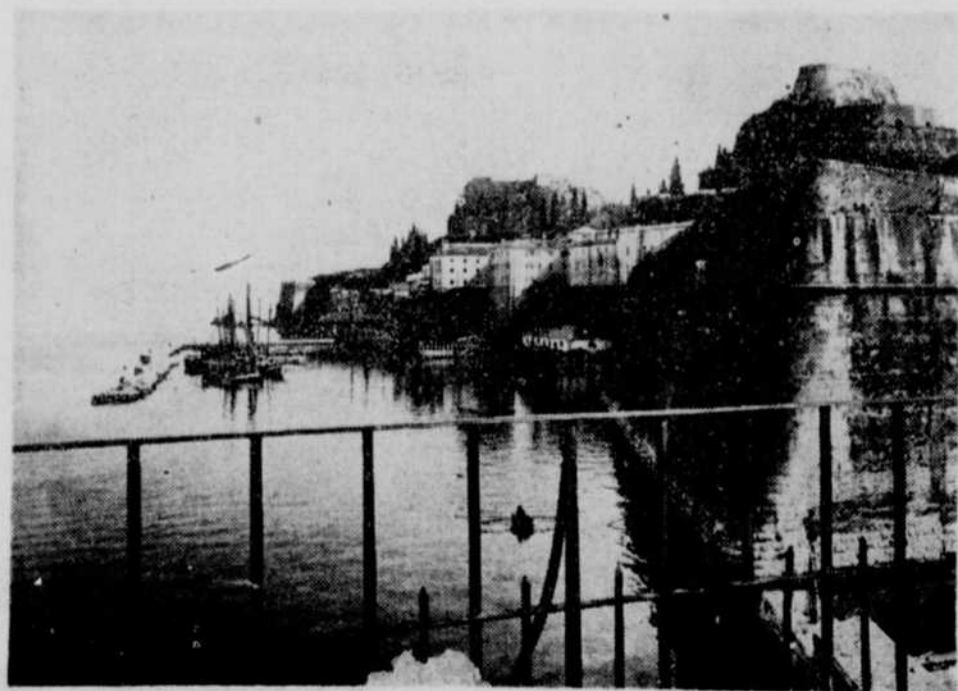
l'îlot d'Ulysse, minuscule, rongé par les flots, qui port une chapelle blanche encadrée de cyprès et gardée par un ermite. Les Corfiotes croient — à tort d'ailleurs — qu'Ulysse fut rejeté sur cet îlot par la tempête, et pour cette raison, ils

pidement ce tour classique en quelques heures, ni même d'avoir soutenu pendant quelques nuits une lutte inégale contre les punaises des hôtels de l'Esplanade pour connaître cette île enchantée. On ne la découvre qu'après quelques semaines, si différente de la ville elle-même, empreinte d'une beauté simple, patriarcale, qui vous transporte à des siècles en arrière.

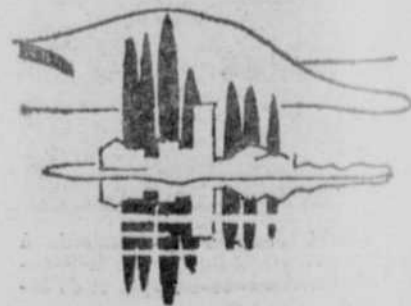
Tout d'abord, pour la bien voir, il faut monter au mont Pantokrator, qui se dresse à 914 mètres au-dessus du niveau de la mer violette. De là, en face des rocaillies désolées de l'Épire, on voit s'étendre l'île, pareille à une gigantesque faucille, une faucille de 70 kilomètres de long, dont l'intérieur serait tournée vers l'Albanie. Elle en est séparée au Nord par un chenal qui n'a que 3 à 4 kilomètres de large. Et l'île tourne vers l'Ouest, vers la mer Ionienne, une côte abrupte, quasi inaccessible, qui, par degrés, s'incline doucement vers la Grèce.

Le massif de Pantokrator traverse l'île dans sa largeur, jusqu'aux promontoires dentelés de l'Ouest, jusqu'aux rocs déchirés, jusqu'à la mer sauvage qu'Homère a décrite, "battant les rocs déchiquetés".

Au Sud du Pantokrator s'étagent des collines, des ondulations sinieuses séparées par des marécages et couvertes de cultures. C'est que Corfou ne dispose que de ressources agricoles: un peu de maïs, de la vigne, des oranges et des citronniers, et, surtout, l'olivier. C'est une véritable forêt qui couvre les parties accessibles de l'île, qui grimpe au



● Un coin de la côte de Corfou.



TERRY

ET LES PIRATES

PAR MILTON CANIFF



WING! HU SHEE!... C'est une embuscade! Vous avez été trahis par Tang!



Merci, Terry! Nous sommes entourés de trois côtés! Je crois bien que nous n'en sortirons pas!

Ils vont tenter de nous jeter à la rivière... et la plupart de nos hommes ne savent probablement pas nager!



Même s'ils savaient nager, ils se feraient tuer avant d'atteindre l'autre rive... Il nous faut tenter ce que les Anglais ont fait à Dunkerque!

Rassemblez les gens qui vivent sur les jonques dans la rivière!



Bien! Maintenant placez vos mitrailleuses là où elles commanderont les trois rues conduisant à la rivière!

C'est ça! Je vais m'occuper de la chose!



A mesure qu'une embarcation est remplie, elle s'éloigne pour faire place à une autre... L'évacuation se fait rapidement...



Ne ralentissez pas votre tir! Nous les tenons en respect!



Cette attaque frontale nous coûte trop cher... Leurs mitrailleuses sont bien placées... Mais nous n'aurons pas longtemps à attendre!



BRAVO! Ils se retirent!

C'est trop beau pour être vrai! Ils mijotent quelque chose!



Et voilà ce que c'est!



2-2

NOS Forces NATIONALES

Le rôle de l'ECOLE dans l'éducation nationale

Après l'étude des forces que démontre notre histoire et celles qui se confondent avec notre être, dans la série des causeries radiophoniques du samedi soir, au poste CHRC, sous les auspices de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec, on vient de s'attaquer à une autre partie du programme général: "les forces que nous tenons en mains". Et le conférencier du 15 février, M. J.-Wilfrid Caron, inspecteur d'écoles et vice-président du Conseil diocésain de notre Société nationale, a parlé de l'ECOLE, FORCE NATIONALE.

L'école est une des plus grandes forces qui soient parce qu'elle est le plus grand arsenal où viennent s'alimenter toutes les autres forces et parce qu'elle porte en elle une énergie telle qu'elle peut conduire les peuples aux plus hauts sommets de la gloire comme aux derniers échelons de l'esclavage selon l'orientation qu'on lui donne. Pour être véritablement une "force nationale", l'école doit tenir compte que l'enfant n'existe que par la famille, la société, la patrie qui lui fournissent les moyens de vivre de même qu'il est dépendant de l'Eglise qui lui fournit les moyens de bien vivre. Elle doit se dégager du préjugé qui nous pousse à croire trop souvent que la culture des esprits est suffisante pour former les coeurs et pour tremper les caractères. Le coeur humain n'est pas tellement porté à la bonté de même que la volonté humaine n'est pas instinctivement constante, ferme et courageuse. Pour acquérir ces qualités, ils ont besoin d'une forte discipline.

L'école prendra tout d'abord la ferme décision d'épauler la discipline familiale puisque c'est le seul moyen d'obtenir des hommes fermement trempés.

Un autre préjugé que l'école combattra de toutes ses forces c'est celui qui favorise l'individualisme. Les êtres humains sont appelés à vivre en société et doivent tenir compte de leur interdépendance.

De plus, l'école enseignera le respect de la personne humaine, de la famille, de la société, de la patrie, de l'Eglise.

Enfin, l'école sera nationale: il y va de l'intérêt du Canada français et du Canada tout entier. Elle visera donc à édifier son oeuvre sur le roc inébranlable de l'unité canadienne-française d'abord et sur l'union de tous les Canadiens ensuite.

Bref, le but que l'école de chez nous poursuivra, ce sera de perfectionner l'espèce d'homme que nous sommes par nature, puis de dire de nous des Canadiens français accomplis en développement toutes nos qualités natives et en disciplinant les dispositions naturelles que nous avons reçues de nos ancêtres.

M. Caron dit que l'école atteindra ce but si elle cultive toutes les puissances et facultés de l'enfant, c'est-à-dire si elle fait son éducation. Il dit ensuite ce qu'est l'éducation, qui est l'art de développer simultanément chez l'homme les facultés physiques, intellectuelles et morales. Pour faire oeuvre utile et durable, les trois éducations physique, intellectuelle et morale doivent agir de concert. Mais comme l'enfant est destiné à une vie temporelle et surnaturelle, sa formation sera orientée de telle façon qu'il puisse devenir plus tard un bon chrétien et un bon citoyen. De là, l'éducation physique, intellectuelle, morale, religieuse, sociale, civique et nationale.

Le conférencier explique ensuite ce que doivent être ces diverses éducations. Il insiste tout d'abord sur l'importance de l'éducation physique, car pour que les facultés de l'enfant puissent donner leur maximum de rendement, il faut maintenir ou rétablir l'équilibre entre ses forces spirituelles et ses forces corporelles.

L'éducation intellectuelle est non moins importante puisqu'elle forme l'intelligence, la première faculté de l'âme humaine. Eduquer l'intelligence, c'est avant tout développer le jugement, mais c'est aussi développer le goût, la curiosité, le besoin de la science. C'est enseigner à l'enfant l'art de bien apprendre & mieux s'instruire et l'art de bien parler pour mieux agir.

La formation "religieuse et morale"

par

J.-WILFRID CARON

inspecteur d'écoles

vient ensuite discipliner l'esprit et contribue au développement harmonieux de toutes les facultés. C'est l'enseignement religieux qui nous donne la solution de tous les problèmes de la vie. La formation morale élève le coeur en le détachant des jouissances vulgaires. Elle amène l'homme à se défier de ses sens et des divagations de son imagination. L'éducation morale et chrétienne forme la conscience. Il est donc de la plus grande importance, en éducation, de cultiver dans le coeur et dans l'âme des enfants ce sentiment intérieur par lequel ils se rendent témoignage à eux-mêmes du bien et du mal qu'ils font.

Ce dont la Patrie et l'Eglise ont surtout besoin, ce sont des forts, des hommes de bonne volonté, des hommes remplis de virilité chrétienne. C'est à l'école que l'enfant doit acquérir cette vertu de force qu'il en fera demain un être viril, un homme de caractère capable de travailler et de souffrir pour son pays comme pour sa religion. Cette formation morale et religieuse, il n'y a que l'école chrétienne et catholique qui est en mesure de la donner.

Par la formation physique, intellectuelle, morale et religieuse, l'école nous donne des hommes et des chrétiens. Par la formation "civique et sociale", elle nous donnera des citoyens. Cette dernière éducation lui montrera tous ses droits et lui fera prendre connaissance de tous ses devoirs. Pour remédier à l'individualisme qui ronge la société (individualisme de particuliers, de classes, de castes, de nations ou de groupes de nations), l'école enseignera à l'enfant que les hommes ne peuvent vivre isolément, qu'ils sont unis par des liens naturels et surnaturels au sein des sociétés familiales, civiles ou religieuses. Elle lui enseignera son devoir envers autrui: la justice et la charité.

L'école, par l'éducation nationale formera des patriotes. C'est pour elle un droit juridique et un devoir historique. L'école doit donner à son pays les meilleurs patriotes, la meilleure espèce de nationaux. Et de même que l'excellence du tout dépend de l'excellence des parties, c'est en formant des individus parfaits qu'elle fournira à notre pays la plus belle espèce de Canadiens. C'est le moyen le plus sûr d'obtenir l'unité canadienne.

L'élément canadien-français, dit M. Caron, est à un tournant de son histoire et l'école doit tenir compte de ce fait si elle veut orienter la jeunesse de chez nous vers ses nobles destinées. C'est pour elle l'occasion unique de jeter dans l'âme de nos jeunes cette semence féconde qui nous donnera dans quelques années la véritable unité canadienne dont les Canadiens-Français ont besoin autant que les Canadiens-Anglais.

Avec le Père Albert, le conférencier dit comment l'école pourra assurer l'é-

ducation nationale de nos enfants: "... Le sujet de notre éducation appartient à l'un des peuples de l'Amérique du Nord. Le Canada est son pays. Issu du groupe français d'Amérique, il est de race française, mais canadien de nationalité. La province où il vit est sa petite patrie.

"Né Canadien-Français, appelé à vivre au Canada français, il a droit à une éducation nationale particulière, c'est à dire canadienne-française. La lui donner, c'est faire oeuvre de patriotisme par excellence, c'est contribuer à fournir au Canada la plus belle espèce d'hommes. La grandeur de notre pays naîtra de la perfection de chacun des deux groupes ethniques qui le composent, tout comme la perfection de ces groupes sera la résultante des perfections conjuguées de tous leurs membres."

Après avoir expliqué la nature de la nation (société naturelle composée d'hommes d'origine commune, vivant ensemble d'un même idéal spirituel et matériel) et avoir dit que chaque nation, comme chaque famille, possède un cachet spécial, d'ordre moral et physique, empreinte qui les marque et les rend distincts de tout autre type national, et après avoir dit de quoi est cette empreinte spéciale: de l'influence du sang, de la langue, du sol, du climat, des conditions de vie (conditions spirituelles et matérielles, économiques, culturelles et religieuses, du passé et du présent). M. Caron se demande comment faire comprendre tout cela à l'enfant.

C'est, dit-il, un problème d'initiation, de contemplation, d'admiration, d'estime, d'affection, d'enthousiasme et d'action. Il s'agit de faire naître un idéal sublime, capable d'absorber l'activité proportionnée de toutes les facultés morales et physiques, activités sociales et individuelles. La fierté et la générosité nationales en découlent.

L'étude des gloires de l'ancienne et de la Nouvelle-France, ajoute le conférencier, amèneront l'enfant et l'adolescent de chez nous à comprendre la grandeur, la beauté et la sublimité de la mission spirituelle de la race française en Amérique.

Fiers de leur glorieux passé, nos jeunes Canadiens français auront à coeur non seulement de ne pas déchoir, mais surtout d'enrichir le magnifique patrimoine matériel et moral légué par leurs ancêtres. Ils comprendront que noblesse oblige. Ils sauront s'imposer les sacrifices que requiert leur nation. Ils sauront être partout des apôtres ardents de l'idéal national. Ils seront, comme leurs pères, de véritables chevaliers du Christ et de la patrie. Pour la patrie ils vivront et, pour la patrie ils seront prêts même à la mort.

Ce n'est pas là verser dans le racisme ou dans un nationalisme outrancier, car l'éducation nationale bien comprise enseigne à chaque citoyen ses devoirs envers la patrie. Elle enseigne en même temps que les principes de justice et de charité bien ordonnée qui doivent présider aux relations des individus entre eux et des familles entre elles sont les mêmes qui doivent régir les relations des nations entre elles. Morale des individus, morale des nations n'excluent pas une hiérarchie d'appréciation et de sentiments. Sa famille et sa nation d'abord. La grande famille humaine ensuite. Le tout dans l'ordre et la lumière dans la justice et la charité.

Tel est le rôle que l'école doit jouer dans le domaine national, l'oeuvre qu'elle doit poursuivre si elle veut être à la hauteur de sa mission.



BONS MOTS

L'ESPRIT DE DENIGREMENT

Un jour, raconte Legouvé, je me promenais avec une vieille dame de mes amies dans son jardin. Nous arrivons devant un espalier couvert de pêches magnifiques.

— Oh ! les beaux fruits ! m'écriai-je ; regardez donc !

Elle regarda, en effet, assez longtemps puis, de son ombrelle, me montrant une branche :

— Il y en a une qui est gâtée. Je laissai mon amie sur ce mot, ajoute

La révolution



389. — LES ARTICLES ORGANIQUES. — CAULT ET LE PAPE

Bonaparte n'acceptait pas facilement de laisser diminuer les libertés de l'Eglise à son gré. Il demanda à Bernier de dresser le projet d'une loi organique prévue par le premier article du concordat et de faire les prescriptions administratives assez rigoureuses pour tenir en main le clergé. Ces prescriptions, rédigées en 77 articles furent admises au concordat sous le titre "Articles organiques", et le tout fut présenté à la ratification du Corps législatif et du Tribunal. Avant l'acceptation il n'y eut pas de discussion des articles, mais seulement des considérations générales, parce que cet ensemble était présenté comme un traité diplomatique indiscutable. Rome fut vivement contrariée; voici l'aveu qu'en fait CaCault, ministre de France à Rome, écrivant au ministre des affaires ecclésiastiques: "Le pape m'a parlé des articles organiques; il est affecté de voir que leur publication, coïncidant avec celle du concordat, a fait croire au public que Rome avait consenti à ce travail." L'Eglise désavouait ainsi sa participation et à toujours rejeté ces articles organiques, et si elle les a pratiquement supportés, c'est qu'ils lui furent imposés par une violence morale insupportable.



390. — PROMULGATION DU CONCORDAT. — UN EVEQUE RECOIT LE BREF DU PAPE

"Par la bulle *Ecclesia Dei*", Pie VII notifia à toute la chrétienté le concordat qu'il venait de conclure avec la France. Pour réaliser la condition imposée par le Premier Consul sous peine de nullité de l'accord, le Souverain Pontife adressa en même temps un bref à tous les évêques français. Il leur demandait de lui envoyer leur démission et leur disait: "Nous sommes contraint par la nécessité des temps, qui exerce aussi sur nous sa violence, de vous annoncer que votre réponse écrite doit nous être envoyée dans dix jours et que cette réponse doit être absolue et non dilatoire; de manière que si nous ne la recevions pas telle que nous la souhaitons, nous serions forcés de vous regarder comme si vous aviez refusé d'acquiescer à notre demande." Sur les 81 prélats qui devaient répondre, 45 acceptèrent de démissionner; des 36 autres, quelques-uns refusèrent, les autres demandèrent à réfléchir. Pie VII passant outre publia la bulle "Qui Christi Dominus", par laquelle il supprimait tous les anciens diocèses et les remplaçait par 60 nouveaux sièges répartis en dix métropoles. Les récalcitrants oublièrent que dans le cas d'extrême nécessité, dont le pape est seul juge, sa puissance s'élève au-dessus des règles et des canons.

Production de la maison G. MAZO
38, Boulevard St-Martin,
Paris.
Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

Legouvé, et j'y pensai tout le jour. Eh quoi, ne voir sur l'espalier que la pêche gâtée !...

Ainsi certaines gens ne veulent voir dans l'Eglise que ce qui leur paraît défectueux. Cela leur suffit pour la condamner; ils pensent justifier ainsi leur conduite souvent déplorable.

L'ARGUMENT DE SUZON

— Voyons, Suzon, donne un peu de ta crème à Minet, qui miaule pour en avoir.

— Mais, maman moi, je ne vais pas lui demander de ses souris.

Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1.— Les traditions tiennent au cœur des Canadiens, parce qu'elles sont presque toutes plus ou moins rattachées à des souvenirs religieux, à des fêtes familiales ou paroissiales.

2.— La langue française est parlée : a) en France, moins quelques parties de la Bretagne, du Nord et des Pyrénées; b) dans les colonies françaises, dans une partie de la Belgique, de la Suisse, des îles anglo-normandes, du Canada, des États-Unis, à Haïti, etc.

3.— On représente généralement l'imitation avec des pinceaux, un singe et un masque pour attributs.

4.— Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, on ne parlait jamais du restaurant, on disait le "traiteur". L'un de ces traiteurs, nommé Boulanger, eut l'idée d'installer à Paris, rue des Poulies, un établissement d'un genre nouveau; sur des tables de marbre, il servit des oeufs frais, des consommés et des volailles au gros sel. Et, sur l'enseigne qui pendait au-dessus de sa façade, il inscrivit: "Vous tout dont l'estomac demande à travailler, venez. Je vous restaurerai." Cette phrase obtint un succès sans précédent et valut la célébrité à Boulanger, dont la boutique fut appelée restaurant.

5.— On appelait PALADINS, les guerriers illustres qui portaient les qualités chevaleresques au plus haut degré. Ce titre vient d'un mot de la basse latinité désignant en général les grands et les nobles. Les comtes PALATINS allemands étaient d'abord des magistrats chargés de rendre la justice en différents palais, et qui devinrent ensuite des seigneurs souverains. Le titre de "palatin", en Pologne, désignait les gouverneurs des provinces. En Hongrie,

le "palatin" était le principal "magnat" choisi pour représenter le roi et présider le conseil suprême du gouvernement. Les empereurs d'Allemagne nommaient des "palatins de cour", qui étaient chargés d'exercer certains droits impériaux.

6.— Le 23 mai 1541, Jacques Cartier quittait Saint-Malo pour son troisième voyage en Nouvelle-France. Des vents contraires et des tempêtes presque continuelles retardèrent tellement les cinq petits navires (400 tonnes chacun) qui composaient la petite flotte du découvreur de la Nouvelle-France, si bien que Cartier n'arriva devant le havre de Ste-Croix que le 23 août. Au cours de cette longue traversée, les marins français souffrirent beaucoup par le manque d'eau; ils furent même obligés d'abreuver avec du cidre les bestiaux, les chèvres, pores qu'ils apportaient pour les répandre dans le pays.

SCIENCE AMUSANTE

Les montagnes russes

Prenez une longue bande de papier, d'environ 2 verges de longueur sur 2 pouces de large. Enduisez-la soigneusement de mine de plomb ou de noir de fumée (en l'exposant au-dessus d'une lampe très fumeuse).

Choisissez dans votre bibliothèque une demi-douzaine de volumes de dimensions différentes et dressez-les le dos en l'air, en ligne droite, de façon à pouvoir supporter la bande de papier qui va de-

venir une sorte de piste en montagnes russes.

Le livre le plus haut soutiendra le commencement de cette piste, le plus bas à l'autre bout, et la bande se terminera dans une assiette.

Avec une petite cuiller, versez une suite de gouttes d'eau au point le plus élevé de la piste.

Le papier noirci ne se mouillant pas, les gouttelettes conserveront leur forme sphérique et se mettront à rouler avec une vitesse surprenante jusqu'au bas de la bande, descendant les pentes et les remontant d'une manière vraiment très curieuse, pour venir finalement s'écraser dans l'assiette.

Les gouttes semblent lutter de vitesse, se poursuivre dans les côtes, comme si elles cherchaient réellement à gagner la course.

A PROPOS DE TIMBRES

YUGOSLAVIE

Quatre timbres de 1937 (poste aérienne) ont été convertis en timbres antituberculeux par une inscription en rouge. Les valeurs sont les suivantes: 50, pars, plus une taxe de 50 p. sur le 5 dinars, brun-violet; 1 dinar, plus 1 d. sur le 10 d., brun-laque; 1.50 dinar plus 1.50 d. sur le 20 d., vert foncé; 2 dinars plus 2 d. sur le 30 d., ultramarin.

SUD-AFRICAÏN

Le timbre d'un penny et demi de 1936, représentant une "mine d'or" vient d'être réimprimé en vert foncé avec une bordure brune; l'ancien timbre était gris et or.

BOLIVIE

Le gouvernement de la Bolivie a décidé l'émission d'une série de timbres pour la poste aérienne, dans le but d'honorer les aviateurs qui se sont distingués lors de la guerre avec le Paraguay. Ce seront des timbres de 10, 20, 50 et 100 bolivianos.

Petites notes

UNE OIE ET DES MOUTONS

vivent en bon compagnonnage

De Qualicum Beach, île de Vancouver, nous arrive le témoignage de l'amitié particulière d'une oie caquetteuse pour un troupeau de moutons. D'après le surveillant des oiseaux migrateurs, qui est à l'emploi du ministère des Mines et des Ressources sur la côte du Pacifique, l'oie est descendue un jour près du troupeau et a décidé de lui tenir compagnie. Elle suivit les moutons par tout le pâturage et resta avec eux même quand des spectateurs intrigués virent observer de près ce compagnonnage exceptionnel. Les moutons étaient même les premiers à fuir, et lorsque l'oie se rendait compte qu'elle était seule à l'arrière, elle prenait son vol et venait se poser de nouveau tout près du troupeau.

L'oie caquetteuse est la plus petite des oies du Canada; elle est à peu près de la grosseur de la bernache noire. Elle fait son nid dans l'Alaska occidentale et longe la côte du Pacifique pour se rendre passer l'hiver en Californie, dans la vallée de Sacramento sur-tout.

LES ARTS DOMESTIQUES

chez les Indiens de l'Est du Canada

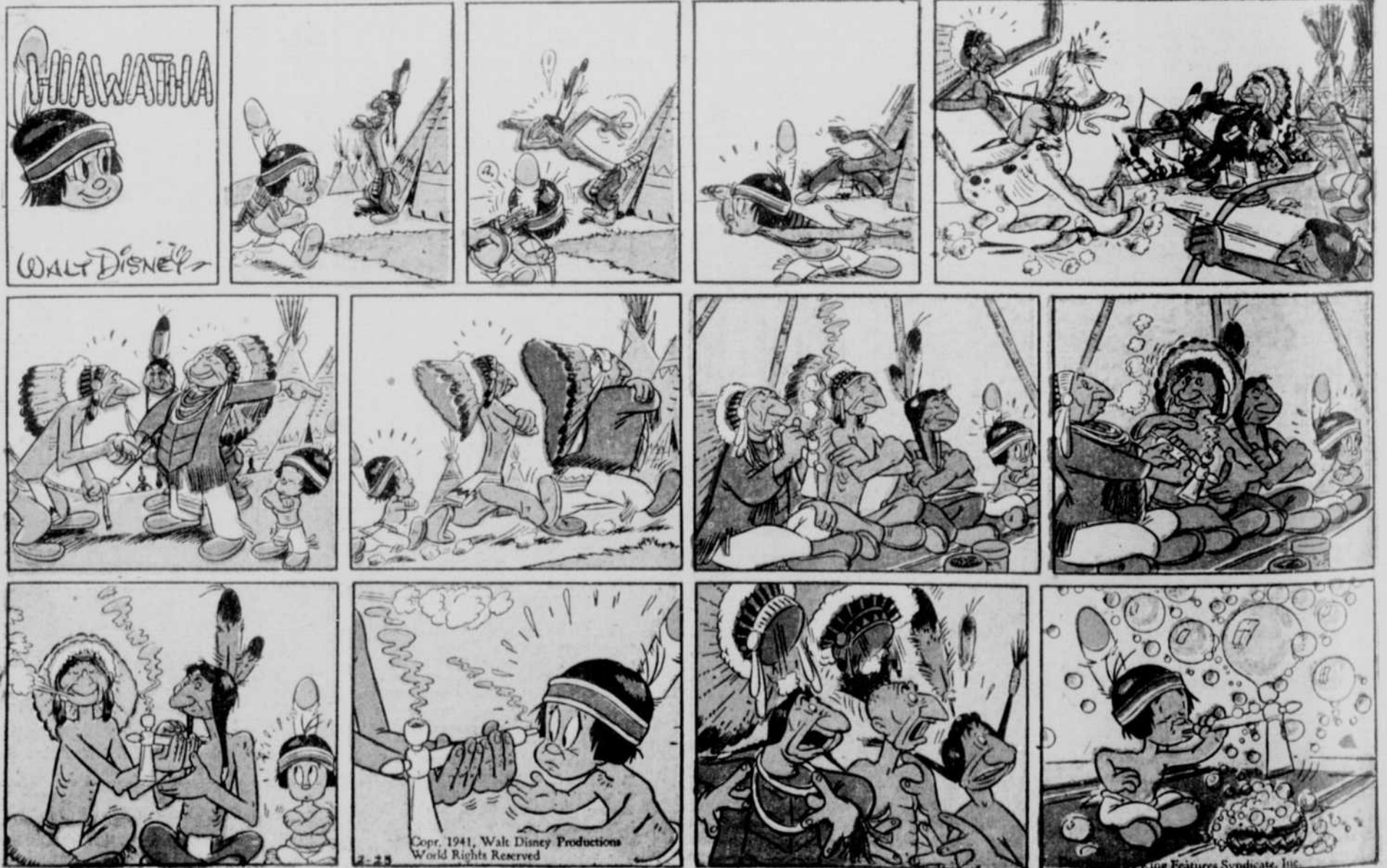
Les entreprises d'arts domestiques indiens organisées dans les réserves de l'Est du Canada font des progrès sensibles, annonce la division des Affaires indiennes du ministère des Mi-

nes et des Ressources. On a déjà assez encouragé la renaissance des arts et métiers indiens pour que plusieurs Indiens se suffisent grâce à la vente des produits de l'artisanat. C'est dans le but de populariser les arts domestiques chez les Indiens de l'Ouest du Canada que six artisans de l'Ontario et du Québec participent à l'exposition d'arts indiens que la compagnie de la Baie d'Hudson tient à sa succursale de Winnipeg.

Les articles qui sont en vente et en vente à cette exposition sont des paniers, des sculptures sur bois, des tissus et des tricots, et d'autres articles de fabrication indienne. Deux vanniers de réputation s'emploient à illustrer la façon traditionnelle chez les Indiens de fabriquer certains articles pittoresques en écorces de frêne noir décorées de "foin d'odeur". Ce sont des paniers, et des corbeilles à ouvrage de tous genres, des sacs à tricots, des paniers à papier, des paniers à emplettes, des plateaux à fruits, etc. On vend encore pour les enfants des petits berceaux, des poupées indiennes, des canoës, des tomahawks, des rames, des coupe-papier, des arcs et des flèches, etc.

Les égouts de Paris déversent chaque jour treize milliards de litres d'eau répandus sur cinq mille hectares de terrains de banlieue qu'ils fertilisent; ainsi pour les cultures maraîchères.

Quand la guêpe a décidé de construire son nid, elle utilise pour cela quelque vieux bout de bois desséché qu'elle mâche jusqu'à ce qu'il devienne une pâte gluante. On imagine la force de ses mandibules!



Jeux d'esprit

BACCHUS ET SILENE

Voici un très vieux problème tiré d'un recueil du XVII^e siècle, et dont l'énoncé est présenté en vers :

Un jour Bacchus ayant vu que
Dermais profondément, prit sa
[coupe, et sans gêne,
Dans le cellier, à l'aise il s'attabla,
Pres d'une amphore pleine
Où reposait un vieux vin qu'avec
[peine
Son ami conservait pour des jours
[de gala.
Il but pendant le triple du dixième
Du temps qu'à boire seul Silène
[eût employé
Pour vider l'amphore elle-même;
Mais Silène survient, et son cha-
[grin extrême
Dans le reste du vin est aussitôt
[noyé.

Quand l'amphore fut vide
Avec regret Bacchus vit que sa
[part
Du précieux liquide
N'avait été que tout juste le quart
De celle de Silène.
Si, tout d'abord, d'une commune
[haleine,
Chacun buvant à sa façon,
Ils s'étaient réunis, ils auraient
[mis, dit-on,
Huit quarts d'heure de moins pour
[éprouver l'amphore...
Comment l'a-t-on su, je l'ignore.
On veut d'après cela trouver ex-
[actement
Le temps que chacun d'eux eût
[mis séparément,
Si, buvant seul, de la même ma-
[nière,
Il avait mis à sec l'amphore tout
[entière.

EQUATIONS

1. Ami d'Achille + e = amie d'Antoine.
2. Fit un long et pénible voyage

- + 1 - s - e = sage ministre d'un Bourbon.
3. Monstre ou cavalier + 2 e + 1 - o = fruit ou projectile.
 4. Petit bateau + n = épice.
 5. Méchante reine + t - h - e = roi barbare.
 6. Favorite + i x n - s - p = une autre favorite.

MOTS CARRÉS

.....
.....
.....
.....

1. — Onguent. — 2. — Lieu de travail. — 3. — Enjolive une toilette. — 4. — Proverbe. — 5. — Ville d'Algérie.

CALEMBOURS

1. — Quelle différence voyez-vous entre un journaliste et un fossoyeur ?
2. — Pourquoi les habitants du Var (France) manquent-ils de perspicacité ?

CHARADE

Mon premier ne plaît pas aux [âmes.
Mon second est un fleuve du Por- [tugal.
Mon tout est de la forfanterie. (mot. prop.)

LES DEPARTEMENTS

Les noms de SEIZE départements de France sont contenus dans le texte suivant :

"Lili et Jean, mes enfants chéris, ont gagné à la loterie et sont partis tout à l'heure en vacances, en me jurant de m'écrire dès demain. Ils allieront la marche aux jeux, garderont leur appétit,

tomberont de sommeil le soir, s'endormiront chacun comme un loir et s'éveilleront à l'aube au chant des oiseaux. Pour varier les plaisirs, ils orneront leurs chambres de fleurs cueillies dans les landes où la Dordogne creuse son lit".

Il vous suffit de lire attentivement le texte pour découvrir les noms cachés.

CONTRAIRES

Les contraires des mots suivants formeront par leurs initiales un proverbe en sept mots :

Départ. Courage. Lac. Bon. Riche. Désobéir. Entrer. Ignorant. Tranquillité. Discret. Ombre. Professeur. Jour. Rugueux. Tenir. Blanc. Mépris. Incertain. Rien. Jamais. Libre. Mourir. Désunir.

ANAGRAMME

Avec les mots : Laine, Pot, Lu, Ton et Scier, former un proverbe en quatre mots.

CROIX

Une ville, ses habitants : —
A A E I I I N P P R S S S.

REBUS GRAPHIQUE

Deux notes de musique. — Fleuve se jetant dans la mer du Nord. — Existence. — Article. — 33. — Article. — Adjectif possessif. — Un jeu. — Comble. — Marchant. — Tendu. — Peuple barbare. — Animal domestique. — 2. — Forêt. — Sauter. — Fruit sauvage.

SOLUTION

des problèmes proposés le 16 février 1941

EQUATIONS

1. Carnet — n — e + a + s = tracas.
2. Encrier + t = crièrent.
3. Mirage — i + a = ramage.
4. Ronsard — d + c = Scarron.
5. Audran — d — + m + e = Rameau.

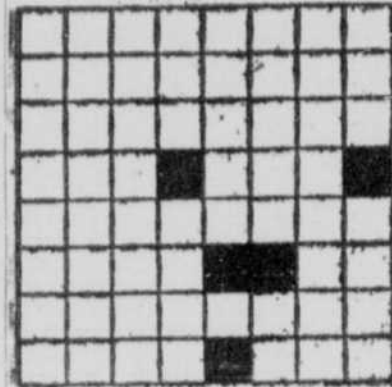
Mots croisés

Problème No 209 et solution du No 208

VERTICALEMENT

- 1.—Unions. 2.—Lorsqu'on la dit "bonne", méfiez-vous. 3.—Agitera vivement les jambes. 4.—Adverbe.—De même. 5.—Grand capitale. 6.—Préfixe signifiant "en dedans". 7.—Dont on a arrêté et noué les rênes. 8.—Voit le jour.—Dans la province de Turin.

C O R V E T T E
E T O I L E E S
N A T T E S P
T R I V M E
I S T E R E R
A S E R I N E
R E N T A M E R
E P O U S E R A



- 1.—Fait des miracles d'un coup de baguette. 2.—Célèbre médecin et philosophe arabe. 3.—Celui d'un chanteur doit être étendu. 4.—Epouse d'un roi de Thèbes.—Surface. 5.—Appeions a nous, sur nous. 6.—Ancienne police nocturne.—Possédé. 7.—Auxquelles on ne peut se fier. 8.—Sert à puiser.—Consonne.

LE BANQUET

3 hommes, 15 femmes, 2 enfants.

LES TONNEAUX

Chaque personne doit avoir 8 tonneaux et, en liquide, la valeur de 7 tonneaux demi-pleins.

Trois solutions :

	1 ^e sol.	2 ^e sol.	3 ^e sol.
Pleins	0 2 3	1 2 2	1 1 3
Demi-pleins	7 3 1	5 3 3	5 5 1
Vides	1 3 4	2 3 3	2 2 4

MNEMOTECHNIE

La première phrase permet de trouver pi, rapport de la circonférence à son rayon avec 11 décimales. Il suffit de compter les lettres de chaque mot et l'on obtient : 3,14159261124.

La deuxième phrase permet d'obtenir l'inverse de pi, soit : 0,3183098. (Là on utilise les chiffres donnés en renversant 89.)

CHRETIENS ET INFIDELES

La suppression du 9^e, du 18^e, puis du 27^e homme, créent des vides dont il faut tenir compte. Le deuxième tour crée également des vides et l'on arrive finalement aux 15 chiffres suivants qui ont été épargnés :

1, 2, 3, 4, 10, 11, 13, 14, 15, 17, 20, 21, 25, 28, 29.

CASSE-TETE

Martial. — Noémi.

LOGOGRIPHE

Do. — Dol. — Doge. — Dogue.

LA SOURIS MIQUETTE

par WALT DISNEY



Le mois de février

FEVRIER est le second mois de l'année grégorienne. C'était primitivement le douzième mois de l'année romaine, mois des morts et des lustrations (lupercales). Il a vingt-huit jours, vingt-neuf dans les années bissextiles, dont le millésime est divisible par quatre, sauf pour les années de siècle dont le millésime est divisible par 400. Dans le calendrier républicain (français), il est divisé entre ventôse et pluviôse.

Voici quelques proverbes et dictons qui ont rapport au mois de février :

- La veille de la Chandeleur (2 février) l'hiver finit ou prend vigueur.
- 12 février clair, encore quarante jours d'hivers.
- Neige de février, fuit comme lévrier.
- Pluie en février vaut le meilleur engrais.
- Février sans neige, saison d'été sèche.
- Pluie de février vaut jus de fumier.
- Février entre tous les mois, le plus court et le moins courtois.

Le mot FEVRIER vient de "februarius", de "febuare", faire expiations, et non de "febris", fièvre.



Au point de vue historique le mois de "février" nous rappelle, en France, la "Révolution de février 1848". Rappé-

FEVRIER

Hélas ! dis-tu, la froide neige
Recouvre le sol et les eaux;
Si le bon Dieu ne les protège,
Le printemps n'aura plus d'oiseaux !

Rassure-toi, tendre peureuse;
Les doux chanteurs n'ont point péri.
Sous plus d'une racine creuse
Ils ont un chaud et sur abri.

Là, se serrant l'un contre l'autre
Et blottis dans l'angle obscur,
Pleins d'un espoir pareil au nôtre,
Ils attendent l'Avril futur.

Et, malgré la bise qui passe
Et leur jette en vain ses frissons,
Ils répètent à voix très basse
Leurs plus amoureuses chansons.

Ainsi, ma mignonne adorée,
Mon cœur où rien ne remuait,
Avant de t'avoir rencontrée,
Comme un sépulcre était muet;

Mais quand ton cher regard y tombe,
Aussi pur qu'un premier beau jour,
Tu fais jaillir de cette tombe
Tout un essaim de chants d'amour !

François COPPÉE

lons brièvement cet événement qui a mis fin au règne de Louis-Philippe, roi de France.

Le ministre Guizot ayant, en 1847, rejeté les propositions relatives à une extension du droit de suffrage, l'opposition imagina, pour imposer cette réforme, la manifestation des banquettes. Un de ces banquets avait été organisé à Paris, dans le XI^e arrondissement, pour le 22 février. Le préfet de police l'interdit. La foule se porta en masse vers l'endroit où il devait avoir lieu, et, pendant la nuit, des barricades s'élevèrent, des postes furent attaqués, et la garde nationale prit parti pour le peuple. Sur ce, Guizot donna sa démission; le comte Moïse fut chargé de former un ministère plus libéral. Tout rentra dans l'ordre, mais à 10 heures du soir, boulevard des Capucines, devant le ministère des Affaires étrangères, un coup de pistolet fut tiré des rangs de la foule. Aussitôt, le bataillon d'infanterie qui gardait l'hôtel riposta par une fusillade bien nourrie. Le pavé, en un instant, fut couvert de morts et de blessés. Le 24 février au matin, Paris tout entier était soulevé. Le maréchal Bugeaud essaya de lutter, mais les ordres qu'il recevait étaient contradictoires; pendant ce temps, les soldats fraternisaient avec le peuple. La garde nationale se montrait hostile au roi. Louis-Philippe abte de Paris, puis il se hâta, avec la reine de Paris, puis il se hâta, avec la reine et les princes, de gagner Honfleur, pour passer de là en Angleterre.



signe de Zodiaque : —
LES POISSONS

Au moment où, à la Chambre des députés, en présence du jeune comte de Paris, accompagné de la duchesse d'Orléans sa mère, et de son oncle le duc de Nemours, l'on délibérait sur la régence et la transmission des pouvoirs, les insurgés mêlés aux gardes nationaux envahirent la salle aux cris de : "Vive la République ! A bas les députés !" Ledru-Rollin et Lamartine proposèrent l'établissement d'un gouvernement provisoire, nommé par le peuple. Pendant ce temps, à l'Hôtel-de-Ville, on organisait un autre gouvernement provisoire : tous les deux fusionnèrent. Les



FEVRIER, d'après le Grand Calendrier et Compost des Bergers (fin du XVI^e s.)

membres du premier se nommaient Lamartine, Arago, Ledru-Rollin, Dupont de l'Eure, Marie, Garnier-Pages et Crémieux; ceux du second, Louis Blanc, Marrast, Flocon, et Pouvrier Albert. Ils siégèrent à l'Hôtel-de-Ville. La république démocratique prenait aussi la place de la monarchie constitutionnelle. En même temps, le suffrage universel était proclamé.

La duchesse d'Orléans et son fils purent quitter la Chambre en toute sécurité; ils se réfugièrent en Allemagne.

On peut aussi signaler les "Journées du 13 et du 14 février 1831", qui furent une démonstration légitimiste des carlistes. Les partisans de la dynastie déchue réalisèrent alors la vanité de leurs espérances.

FEVRIER nous rappelle aussi deux grands personnages français, un militaire et un musicien :

Le général Victor-Louis-François FEVRIER, né et mort à Grenoble (1823-1908). Il fut blessé en Griméz et se distingua à Solferino. En 1870, il combattit à Forbach et Gravelotte. Général de brigade en 1871, divisionnaire en 1878 et en 1822 il commanda le 8^e corps d'armée. Il fut Grand chancelier de la Légion d'honneur en 1889.

Henry FEVRIER, musicien français, né à Paris en 1875. Elève de Messager, Fauré, Leroux et Massenet, il a fait jouer avec succès "le Roi aveugle", "Monna Vanna", "Agnès, dame d'honneur", "Carmosine", etc. Il a publié également de la musique de chambre, des mélodies, etc.

ORIGINE DES EXPRESSIONS POPULAIRES

Jeter de la poudre aux yeux

L'histoire de cette expression commence bien et finit mal. En effet, elle n'a pas toujours eu le sens péjoratif qu'on lui prête aujourd'hui. Vous savez, n'est-ce pas, que jeter la poudre aux yeux de quelqu'un signifie : "tentar d'en imposer grâce à des mérites que l'on ne possède pas réellement".

Or, les Romains employaient primitivement cette phrase pour désigner le coureur le plus agile, dont les pieds soulevaient une poussière que ses rivaux recevaient dans les yeux. Et, jusqu'au XVII^e siècle, on ne voyait dans le fait de saupoudrer, au propre ou au figuré, la physionomie de ses contemporains, que motif à compliments.

Et puis, on se rendit compte que, non seulement il est désagréable de recevoir de la poussière dans l'œil, mais encore que, lorsqu'on en a, sa présence vous cause un éblouissement nuisible à une vision correcte des choses. Cette constatation causa la perte de l'expression.

Du reste, la première édition du dictionnaire de l'Académie (1695) sanctionna cette remarque en signalant qu'il est préférable d'éviter les gens qui jettent de la poudre aux yeux.

L'HISTOIRE DES PAPES



PAUL III
1534 ~ 1549

Alexandre Farnèse appartenait à une noble famille de Rome. Evêque de Corneto et de Montefiascone, il fut légat des Marches d'Ancone, évêque de Parme, trésorier-général et Doyen du Sacré-Collège, cardinal-évêque d'Ostie.

HYACINTHUS
MEDICORUM

Populaire et très aimé à Rome, il fut un grand diplomate. Ouvé d'une grande volonté, son règne a été considéré comme un de ceux qui ont le plus profité à l'Eglise.

— A une époque critique, il fit preuve d'une grande sagesse en élevant au cardinalat les hommes les plus sages et les plus savants d'Europe, notamment le cardinal Pole, de descendance royale.

Paul III convoqua le grand Concile de Trente, qui se réunit en 1545, sous la présidence des cardinaux Pole, Cervini et de Monte (le futur Jules III). Ce concile a eu une grande influence sur l'Eglise universelle.

Ce pontificat vit l'excommunication de Henri VIII d'Angleterre et fut l'aurore d'une nouvelle ère de martyrs en Grande-Bretagne. Thomas More et Jean Fisher furent mis à mort sous ce pontificat.



de
WILLIAM KIRBY

Traduction française de
PAMPHILE LE MAY

Illustrations de **LA PALME**

● Suite

—Vous êtes hardie! exclama la Corriveau dans son admiration, vous êtes digne de porter la couronne de Cléopâtre, la reine de toutes les magiciennes, de toutes les enchantresses! Je redoute moins vos ordres, maintenant; et j'y obéirai avec moins de regret, car l'esprit qui vous anime est fort.

—C'est bien, la Corriveau! que le parfum de la Brinwilliers m'apporte la fortune et le bonheur que l'ambitionne et je vous verserai de l'or à pleines mains! Des roses, la Corriveau! Prenez des roses! que la dame de Beaumanoir meure en respirant des roses!

—Oui, mais où trouver des roses maintenant? elles ont fini de fleurir.

La Corriveau n'aimait pas cette disposition à la clémence et soulevait l'objection avec plaisir.

—Les roses n'ont pas fini de fleurir pour elle, répartit Angélique, et le destin est moins cruel que vous.

Et tirant un large rideau de pourpre, elle découvrit, dans un enfoncement de la pièce, une foule de vases remplis de fleurs de toutes sortes.

—Les roses fleurissent toujours ici, ajouta-elle; vous pourrez en faire un bouquet pour la dame de Beaumanoir.

—Vous êtes d'une rare prévoyance, mademoiselle, et Satan n'a plus rien à vous apprendre, en ruses comme en amour.

—En amour! répartit Angélique avec vivacité, ne prononcez pas ce mot! non! Il y a longtemps que je l'ai sacrifié, l'amour!... Si je ne l'avais fait, je ne consulterais point la Corriveau aujourd'hui.

Angélique eut une pensée de regret pour Le Gardeur en disant cela.

—Non! ce n'est pas l'amour qui arme mon bras, reprit-elle, mais c'est la duplicité d'un homme devant qui je me suis humiliée! c'est la vengeance que j'ai jurée à une femme pour l'amour de laquelle je suis bafouée! Voilà ce qui me pousse au mal! Mais qu'importe, fermez votre coffret, la Corriveau, nous allons arrêter les détails de l'affaire maintenant.

La Corriveau ferma le coffret, laissant de côté, sur la table, la petite fiole de la Brinwilliers, avec un poison rose qui scintillait comme un rubis sous les rayons de la lampe. Ensuite, elle vint s'asseoir près d'Angélique, et toutes deux, tête contre tête, d'une voix basse, et avec une mutuelle et lugubre sympathie, elles se mirent à discuter la disposition du château. L'une et l'autre connaissaient toutes les habitudes de Caroline, les chambres qu'elle occupait, ses heures de repos et de travail.

Angélique savait que l'intendant serait absent de la ville pendant quelques jours, en conséquence des nouvelles qui venaient d'être reçues de France. L'infortunée Caroline serait donc privée, pendant ce temps-là, de sa vigilante protection.

Elles causèrent longtemps, toujours assise l'une contre l'autre, de leur diabolique dessein. Mlle des Meloises n'avait plus maintenant le sourire dans la figure; ses raisonnées fossettes qui rendaient les hommes fous d'amours s'étaient effacées; ses lèvres entr'ouvertes d'ordinaire, comme un calice de fleur, pour laisser couler des paroles douces comme le miel de l'Hyemette, ses lèvres se serraient laideusement comme celles de la Corriveau, et paraissaient également cruelles et sans pitié.

Ces cheveux tombaient en dé-

sordre sur sa robe blanche. Ils auraient pu orner le front d'un ange; et cependant, à ce moment-là, ils semblaient se hérissier de fureur comme les serpents sur la tête de Méduse. Les pensées mauvaises qui l'obsédaient, en la transfigurant, la faisaient ressembler à la Corriveau, et quand elles se regardaient toutes deux, en nouant leur trame infâme, chacune d'elles se reconnaissait dans la face de l'autre.

Comme pour réveiller leur conscience, l'horloge, dans le fond de la chambre, sonnait les heures fugitives. Elles n'entendaient rien! L'aiguille marqua pour toujours chacune de leurs mauvaises pensées, chacune de leurs paroles de mort.

La Corriveau enveloppa le coffret dans son tablier, et se penchant davantage vers Angélique, elle lui dit:

—Arrosez bien vos fleurs, mademoiselle, car dans trois jours je viendrai faire un bouquet, et je vous promets qu'avant trois jours trois fois il y aura des chants de tristesse à Beaumanoir.

—Que cela se fasse vite et sûrement! répliqua Angélique d'un ton rude, et n'en parlez plus! Votre voix est lugubre comme si elle sortait des sombres galeries qui mènent à l'enfer. Qu'il me tarde que tout soit fini! Je pourrai alors en ensevelir la mémoire dans la tombe du silence et de l'oubli pour jamais! oui, pour jamais! Mais pourquoi me désolerais-je d'un acte que vous accomplissez vous-même? Oui, d'un acte que vous accomplissez vous-même, et non pas moi! répéta-t-elle, comme si elle pouvait rendre vrai ce sophisme en le réaffirmant.

Elle voulait oublier son crime; elle ne songeait pas que c'est l'intention qui rend coupable, et que devant Dieu le péché existe lors même que l'acte n'est pas accompli. Elle essayait de s'étourdir par les subtilités du raisonnement, mais elle savait bien mieux que la malheureuse qu'elle poussait au crime avec de l'or, combien grande était la faute qu'elle méditait. Hélas! la jalousie l'aveuglait, et son ambition n'avait pas de frein.

Une chose encore l'inquiétait. Qu'allait penser l'intendant? Qu'allait-il dire s'il la soupçonnait du meurtre? Elle redoutait réellement l'investigation. Cependant, elle comptait sur le pouvoir de ses charmes. Après tout, elle pouvait risquer puisque lui-même, par sa parole un peu téméraire, s'était fait son complice.

Si en ce moment elle pensa à Le Gardeur, ce ne fut que pour étouffer impitoyablement le dernier cri de l'amour. A son souvenir, elle se révoltait comme se cabre une cavale sur le bord d'un précipice.

Elle se leva subitement et dit à la Corriveau de se retirer, de crainte qu'elle ne changeât d'idée. Il se faisait encore un combat dans son cœur.

La Corriveau se mit à rire de cette dernière lutte d'une conscience presque morte, et lui souhaita le bonsoir. Il était deux heures après minuit, et elle allait demander à Fanchon de la conduire chez une vieille femme de sa connaissance qui lui donnerait un lit avec la bénédiction du diable.

Angélique, lasse et troublée, lui dit qu'elle lui souhaitait aussi le bonsoir au nom du diable, puisqu'elle préférait cela. La vieille rit encore, et d'un rire moqueur toujours, se leva et sortit.

Fanchon s'était endormie. Elle s'éveilla en sursaut, renoua vite ses idées et offrit à sa tante de l'accompagner. Elle avait l'espoir

d'apprendre quelque chose de ce qui s'était passé entre elle et Mlle des Meloises. Tout ce qu'elle put savoir, ce fut que les joyaux étaient retrouvés.

La Corriveau s'en alla clopin-clopant dans l'obscurité et se rendit chez la vieille femme, son amie, elle se proposait de demeurer là, jusqu'après l'exécution de ses criminels desseins.

XXXVI

La porte large
mais honteuse
d'un mensonge.



HUIT jours après l'entrevue de la Corriveau avec Mlle des Meloises, le comte de la Galissonnière était dans son cabinet de travail, assis à une table chargée de papiers et entouré des principaux conseillers de la colonie. Des cartes géographiques et des peintures ornaient les murs recouverts de tapisserie. C'était là qu'il réunissait d'ordinaire son conseil pour les affaires de tous les jours.

Devant lui un amas de lettres, de memorandum, de mémoires; dépêches des ministres du roi, marquées du grand sceau de la France; rapports des officiers en garnison dans tous les postes de la colonie; déclarations des guerriers indiens de l'est et du grand ouest, écrites en hiéroglyphes sur des feuilles d'écorce de bouleau, blanches comme de l'argent. Et parmi tout cela, un paquet de lettres nouvellement reçues du hardi et entreprenant La Vérendrye, qui explorait le cours lointain de la Saskatchewan et la terre des Pieds-Noirs, et une foule de lettres des missionnaires qui évangélaient des régions sauvages et presque inconnues de ceux qui avaient charge de les gouverner.

En ces jours-là, le bureau du gouverneur, au château Saint-Louis, n'était jamais calme, jamais solitaire, jamais vide. Les ambitieux, les guerriers, les conquérants s'y coudoyaient. De là, comme de l'autre d'Éole, sortaient les orages et les tempêtes qui ébranlaient le continent.

A côté du gouverneur était assis Mgr l'évêque de Pontbriand, puis un secrétaire. Devant lui se trouvaient l'intendant, Varin, Penisault et d'Estève. A l'un des bouts de la table, de la Corne de Saint-Luc, Rigaud de Vaudreuil, Claude de Beauharnois et l'abbé Picquet examinaient, avec une attention extrême et un profond intérêt, des dépêches indiennes gravées sur des écorces.

Deux hommes de loi en robe bordée d'hermine et en rabats, des livres sous le bras, un rouleau de papier à la main, attendaient, à l'extrémité de la pièce. Ils étaient venus plaider les questions de droit de la concession et de la juridiction de certains fiefs.

Bien que l'intendant fût brouillé avec plusieurs gentilshommes qui se trouvaient là, il n'en laissait rien paraître. Il ne fallait pas que les affaires publiques souffrissent de ses rancunes personnelles.

Il était gai, charmant, loin, bien loin de soupçonner la trahison qui se préparait, la vengeance épouvantable d'une femme qu'il admirait contre une femme qu'il aimait. Quelquefois il exprimait son opinion avec un peu de hauteur, mais toujours avec courtoisie.

Il ne baissait ni les yeux ni la voix devant un adversaire, mais il riait et plaisantait avec tout le monde également; il s'observait beaucoup toutefois quand il fallait, en bon politique, adresser quelque flatterie à ses patrons ou à ses protectrices de Versailles.

Au fond de la bibliothèque, on apercevait, par une porte entr'ouverte, la noble et blonde tête de Peter Kalm. Cet enthousiasme chercheur s'était assis à une petite table, derrière une muraille de livres qui s'élevait toujours.

Le travail du conseil était commencé. Le secrétaire avait lu maints documents déjà; les débats, les discussions suivaient régulièrement et les jugements étaient rendus ou réservés selon les cas.

Le comte de la Galissonnière avait de la méthode; il allait vite en affaires, se montrait sans préjugé, franc et décidé. Il était aussi honnête dans le conseil que vaillant sur le gaillard de son vaisseau.

L'intendant montrait presque une égale habileté et une aussi grande connaissance de la politique; il jouissait, en outre, d'une influence plus considérable à la cour de Louis XV. Il n'avait pas la franchise du gouverneur, car il lui fallait cacher trop de turpitudes et tenir l'autorité aussi longtemps que possible.

Avec des caractères, des opinions, des habitudes si contraires, ils ne pouvaient pas s'aimer; cependant, ils se traitaient avec égards dans le conseil, et avec un certain respect mutuel pour leurs talents.

La plupart des papiers qui se trouvaient sur la table concernaient l'administration intérieure de la colonie. C'étaient des requêtes du peuple qui se plaignait des exactions des commissaires de l'armée; des observations au sujet des décrets de l'intendant; et des arrêts de la haute Cour de justice déclarant que la grande compagnie avait le droit d'exercer certains nouveaux monopoles.

La discussion était vive. De la Corne de Saint-Luc dénonça vigoureusement les nouvelles ordonnances de l'intendant, et il fut soutenu par Rigaud de Vaudreuil et le chevalier de Beauharnois. Bigot n'essaya point de prouver que ces ordonnances étaient basées sur les principes d'une saine économie, ce qui, du reste, eut été peine perdue, car il avait affaire à des adversaires trop habiles. Il se contenta de sourire et de faire lire, par son secrétaire, les dépêches des ministres de Versailles approuvées par le roi, dans un lit de justice. Ces dépêches justifiaient tout ce qui avait été fait en faveur de la grande compagnie.

Sans cesse entravé par les pouvoirs de toutes sortes conférés à l'intendant, le gouverneur se sentait incapable de faire triompher la justice et le droit. Dans les instructions particulières qu'ils lui adressaient, les ministres lui recommandaient de reconnaître les prétentions de l'intendant et de la grande compagnie. Tout ce qu'il pouvait faire dans les intérêts du peuple et du roi, — intérêts en opposition avec ceux des courtisans avides et des orgueilleuses beautés de la cour, — c'était d'adoucir un peu les coups mortels portés au commerce et aux ressources de la Nouvelle-France.

Bigot défendit de toutes ses forces un décret qui autorisait l'émission d'une quantité illimitée de papier monnaie. Il déploya une grande finesse et invoqua tous les sophismes. Il se montra savant dans cet art d'éblouir et de tromper avec des chiffres, dont Law fut le maître en France, et la compagnie du Mississippi, l'exemple frappant.

De la Corne de Saint-Luc fit au projet une opposition sérieuse.

Nous n'avons que faire, s'écria-t-il, de ce papier menteur qui servira à dépouiller le fermier de son grain et l'ouvrier de son salaire! S'il faut, pour payer le luxe des paresseux de la cour, tout l'or et tout l'argent de la colonie, les habitants pourront encore, comme dans les premiers jours, se servir, pour acheter et vendre, de peaux de castors et de peaux de rats musqués. Les uns représenteront les livres, et les autres, les sous. Ce système des assignats a été essayé sur une petite échelle par l'intendant Hocquart, et cependant, il a appauvri et volé la colonie. Si ce nouveau projet proposé par de nouveaux Laws, — et il regarda l'intendant dans les yeux, — doit être mis en vigueur dans toute son étendue, vous n'entendrez bientôt plus ici le son de deux pièces de monnaie qui se touchent, la colonie tombera dans l'indigence et s'il faut la racheter de sa misère, le trésor royal même sera complètement épuisé! Promettez, ce n'est point payer! clama le vieux militaire; de même qu'avoir faim ce n'est pas manger! Je voudrais que personne, pas plus moi que les autres, n'eût jamais ce dangereux pouvoir de transformer des chiffons en monnaie, et de faire circuler des valeurs fictives au lieu de valeurs réelles! Les habitants connaissent le prix des peaux de castors qu'ils reçoivent en échange de leur blé, mais ils ne savent pas ce que représentent ces morceaux de papier qui peuvent être aussi nombreux et aussi inutiles que les feuilles de la forêt.

La discussion fut longue. Le gouverneur écouta avec son silence

approbateur, les adversaires de la mesure, mais il avait reçu ordre, en secret, de supporter le projet de l'intendant. Il sanctionna donc, bien malgré lui, le décret qui devait inonder la colonie d'assignats sans valeur et que personne ne rachèterait, ce qui devait augmenter la misère du peuple et préparer l'asservissement à l'étranger.

Les papiers, les memorandum, les documents de toutes sortes étaient mis de côté à mesure que le conseil dépêchait son travail, et déjà sur la grande table tout à l'heure très chargée, il n'y avait presque plus rien. Plusieurs des gentilshommes désiraient l'ajournement, car la séance durait depuis longtemps et ils étaient fatigués. Les deux avocats ne plaidèrent pas et leur cause fut remise à un autre jour. Ils n'en furent pas fâchés, car si le délai coûtait quelque chose à leurs clients, il leur rapportait une augmentation d'honoraires.

Les avocats de la vieille France, dont parle LaFontaine dans une fable charmante, ne différaient guère de leurs confrères à la longue toge de la Nouvelle-France; ils ne différaient pas du tout même sous le rapport de l'habileté à préparer un mémoire de frais et à utiliser les ruses du métier. Alors comme aujourd'hui, et aujourd'hui comme alors, l'avocat mange l'huître et les plaideurs se divisent l'écaille.

Au moment où le gouverneur allait ajourner la séance, il reçut un paquet scellé du sceau royal. Il le fit ouvrir par le secrétaire. Dans ce paquet se trouvaient des papiers également scellés et marqués "personnel". Le secrétaire le lui remit et il en prit connaissance immédiatement. Il paraissait lire avec intérêt, et l'impression qu'il ressentait se trahissait sur sa figure.

Il les mit sur la table, les reprit, les lut de nouveau et les passa à l'intendant.

Bigot eut vite fait de les parcourir des yeux. Il fit un bond de surprise et un froncement de sourcils. Mais il réprima vite ce mouvement, et se mordit les lèvres avec une colère mal dissimulée.

Il renvoya les papiers au comte, de l'air indifférent d'un homme qui n'a rien à y voir.

—Les ordres de la marquise de Pompadour seront exécutés fidèlement, dit-il. Je vais la faire chercher, cette demoiselle, je vais la faire chercher sans retard. Je la crois quelque part dans un fort ou dans un camp, faisant joyeuse vie.

Bigot comprenait le danger. Les dépêches étaient sérieuses et le gouverneur ne manquerait pas de déployer la plus grande diligence dans l'accomplissement du devoir nouveau qui lui incombait.

Pendant un instant, il fut comme ahuri. Puis, s'apercevant que les yeux se braquaient sur lui, il se mit à parler encore. Il parla avec une hardiesse qui ressemblait à un défi:

—Je prie Votre Excellence, commença-t-il, en s'adressant au gouverneur, de vouloir bien expliquer aux conseillers la nature de cette dépêche. Elle ne surprendra nullement ceux qui connaissent l'étonnante des femmes, et gagnera au noble baron de Saint-Castin la sympathie de tous.

—Elle fera naître de la sympathie pour sa fille, également, car c'est à cause de leurs sentiments généreux, souvent, que ces infortunées se perdent, répliqua le gouverneur. C'est bien la plus étrange histoire que j'aie entendue.

Les gentilshommes assis autour de la table fixèrent sur le comte des regards avides et surpris, et de la Corne de Saint-Luc, en entendant prononcer le nom du baron de Saint-Castin, s'écria:

—Au nom du ciel, comte! qu'y a-t-il donc dans ces dépêches? Le baron de Saint-Castin est mon ami et mon compagnon d'armes.

—Je vais vous le dire, messieurs, répondit le comte; ce n'est pas un secret en France, ce n'en sera plus un ici, cette lettre...

Il tenait dans sa main le papier déplié.

—Cette lettre est du baron de Saint-Castin que vous connaissez tous. C'est un pathétique appel à mon amitié, à mon honneur, à mon

● Lire la suite en page 12



devoir, pour que je l'aide à retrouver sa fille, qu'un lâche ravisseur sans doute a emmenée loin du toit paternel. Il la croyait passée en France, mais il l'y a vainement cherchée. Il paraît maintenant qu'elle est restée dans la colonie, cachée sous un faux nom ou un déguisement honteux... Et cette autre dépêche, continua le gouverneur, vient de la marquise de Pompadour. La marquise m'ordonne de faire l'impossible pour retrouver Mlle de Saint-Castin. Elle menace de faire entasser à la Bastille, comme du poisson sec — c'est son expression — tous ceux qui de près ou de loin ont aidé à enlever ou à cacher cette jeune fille.

Certes! tous les gentilshommes du conseil étaient émus, désolés, et de la Corne de Saint-Luc plus que les autres. Il se leva et frappant la table de sa main ouverte : — Par saint Christophe! s'écria-t-il, j'aurais mieux aimé perdre un membre à la bataille, que de voir mon vieux compagnon ainsi affligé dans son enfant! dans cette angélique enfant que j'ai tant de fois portée dans mes bras comme un agneau de Dieu!... Vous savez, messieurs, ce qu'il lui est arrivé!...

Le vieux soldat regardait l'intendant comme s'il eut voulu le foudroyer.

— Vous savez ce qu'il lui est arrivé. Eh bien! j'affirme et je soutiens qu'elle a conservé dans sa chute la pureté d'une sainte! Chevalier Bigot, c'est vous qui devez répondre à ces dépêches. C'est votre affaire! Si Mlle de Saint-Castin est perdue, vous savez, vous, où la trouver!

Bigot se leva aussitôt. La fureur et la crainte donnaient à ses yeux une expression terrible. Ce n'était pas de la Corne de Saint-Luc qui lui faisait peur, c'était la pensée que le secret de Beaumanoir pouvait être éventé. Les menaces de la Pompadour l'inquiétaient et paralysaient son audace. Il ne fallait rien moins que la certitude de perdre la faveur de cette haute protectrice pour l'empêcher d'avouer qu'il était coupable et qu'il était prêt à braver les conséquences de son crime.

La large mais honteuse porte du mensonge s'ouvrait devant lui. Furieux contre de la Corne de Saint-Luc et contre lui-même, il s'y précipita lâchement. Il mentit.

— Chevalier, dit-il, en faisant un effort extraordinaire pour se contenir, j'ai entendu et compris vos paroles, et je saurai vous en demander compte dans l'occasion. Je déclare maintenant, par déférence pour Son Excellence le gouverneur et les gentilshommes qui siègent dans ce conseil, que quelles qu'aient été mes relations passées avec Mlle de Saint-Castin, — et je l'ai aimée, je ne m'en cache point, — son enlèvement n'est pas mon oeuvre et j'ignore absolument où elle s'est retirée.

— Déclarez-vous sur votre parole de gentilhomme que vous ne savez pas où elle est? demanda le gouverneur.

— Je le déclare sur ma parole de gentilhomme! répéta l'intendant, rouge de honte ou de colère. Plus que cela, ajouta-t-il, je répondrai moi-même à la dépêche de la comtesse, bien que vous n'avez pas le droit de me demander de le faire comte. Et vous ne me le demandez pas, non plus, je le sais!

Puis, se tournant vers de la Corne de Saint-Luc, il continua :

— Chevalier de la Corne de Saint-Luc, je ne sais pas plus que vous, moins que vous, peut-être, où s'est enfuie la fille du baron de Saint-Castin, et je déclare que je suis prêt à croiser le fer avec le premier gentilhomme qui osera douter un instant de la parole de François Bigot.

Varin et Penisault se regardèrent d'une façon qui indiquait le doute et la surprise. Ils savaient bien qu'une dame mystérieusement renfermée dans les chambres secrètes de Beaumanoir; Bigot l'avait déclaré à ses intimes. Mais quels que fussent leurs soupçons, ils se donnèrent garde de les laisser deviner. Au contraire, Varin, qui

était toujours prêt à mentir, affirma avec serment que l'intendant disait vrai.

De la Corne de Saint-Luc avait l'air d'un lion qu'on veut enchaîner. Rigaud de Vaudreuil, en vieux familier, lui ferma la bouche avec sa main. Il craignait la violence de la réplique et ce qui s'en suivrait nécessairement. Il se pencha à son oreille :

— Comptez jusqu'à cent avant de répondre, de la Corne! murmura-t-il. L'intendant a le droit d'être cru sur parole comme les autres gentilshommes. On se bat pour un fait, non pour une supposition. Soyez prudent. Nous ne savons pas, après tout, s'il a juré faux.

— Mais je le crois, moi! riposta de la Corne.

Le vieux militaire rageait, mais enfin, ses soupçons n'étaient pas des faits, et il comprit qu'il ne pouvait appuyer ses accusations sur des preuves solides. Alors il s'efforça de reprendre possession de lui-même.

— J'ai peut-être été un peu trop vif, Rigaud, dit-il, mais quand je songe au Bigot d'autrefois, comment puis-je avoir confiance au Bigot d'aujourd'hui? N'importe! par Dieu! je la retrouverai, la fille de mon vieil ami! Je la retrouverai, fut-elle à dix pieds sous terre, et dussé-je, pour cela, bouleverser toute la face de la Nouvelle-France, j'en fais le serment! De la Corne de Saint-Luc sait tenir ses serments.

Il prononça cette dernière parole de manière à être entendu, et en regardant Bigot. L'intendant le maudit vingt fois entre ses dents, car il connaissait l'énergie et la sagacité qu'il déployait quand il avait à cœur de réussir dans une entreprise. Il se doutait bien que de la Corne découvrirait aussitôt la présence d'une étrangère au château de Beaumanoir, surtout parce que cette étrangère était la fille du baron de Saint-Castin.

Le pieux évêque s'était levé pendant que de la Corne et l'intendant échangeaient des paroles de menaces. Il aurait bien voulu calmer la colère qui sourdait et rétablir la paix dans les cœurs, mais il savait que l'intervention du prêtre ne servirait de rien en cette occasion. L'honneur et le respect d'eux-mêmes, pauvre enfant! pauvre enfant délaissée!

mes pourraient seuls toucher ces deux hommes et les empêcher de s'abandonner à des excès de langage ou à des voies de fait regrettables. Il se tint debout, les mains jointes, priant en attendant l'occasion favorable de leur rappeler la septième béatitude : *beati pacifici*.

Bigot sentait dans quelle position difficile la marquise l'avait mis, en écrivant au gouverneur au lieu de lui écrire à lui-même. Pourquoi a-t-elle fait cela? se demandait-il avec colère... Me soupçonne-t-elle donc?

Il ne pouvait pas en venir à une autre conclusion; elle le soupçonnait. Elle ne voulait pas s'adresser à lui dans cette circonstance parce qu'elle le savait aimé de Mlle de Saint-Castin. C'était bien elle, en effet, cette royale maîtresse, qui l'avait empêché d'épouser la belle Acadienne. Il aurait pu aisément, jusqu'à cette dernière minute, renvoyer chez elle la jeune captive; mais il ne le pouvait plus maintenant qu'il avait menti au gouverneur et au conseil.

Une chose cependant lui parut absolument nécessaire: tenir secrète, à tout prix, la présence de Caroline au château de Beaumanoir; c'est-à-dire la tenir secrète jusqu'à ce qu'il pût envoyer la malheureuse jeune fille loin, dans les bois avec les tribus sauvages. Elle attendrait là, dans la solitude, la fin des recherches et l'oubli de l'affaire.

Bigot éprouva de la honte à cette pensée lâche. Ce n'était que la première pourtant. Il n'était pas facile, il n'était pas sûr, non plus, de confier la captive à ces tribus nomades. Un bruit, une rumeur, qui se répandraient à peine dans un rayon de deux lieues, en France, pouvaient aisément, dans les plaines de l'Amérique, voler à des cen-

taines de milles. Les voyageurs et les Indiens marchaient vite et loin. Ce premier moyen ne valait pas autant qu'il semblait de prime abord. La garder à Beaumanoir, c'était impossible. Le gouverneur et l'indomptable de la Corne de Saint-Luc sauraient bien l'y découvrir. L'embarras était grand, et le dilemme difficile à résoudre. Il ne voulait pas, pour se sauver lui-même, faire le moindre mal à sa victime, ni profiter du délaissement où elle se trouvait pour ajouter encore à son malheur.

Pendant qu'il se plongeait dans ces réflexions pénibles, le conseil continuait à expédier les affaires. A la fin, las de chercher une solution qui n'arrivait pas, il se leva.

— Avec le consentement de Son Excellence, dit-il, je proposerai l'ajournement.

Il était fatigué et voulait sortir. Puis, au palais, le dîner attendait. Un superbe dîner, arrosé d'un vin d'or, qui pouvait soutenir la comparaison avec le meilleur vin des caves du château Saint-Louis. Il pria le gouverneur et les autres gentilshommes de lui faire l'honneur de le suivre.

La séance fut aussitôt levée; les papiers disparurent dans les tiroirs, et une conversation vive et gaie fit un instant oublier les soucis. Bigot accosta l'abbé Piquet.

ne, comme vous l'appellez, lorsque vous m'invitez si cordialement. Je m'efforce comme saint Paul, mon maître, de me faire tout à tous; et je me trouve également chez moi dans le palais et dans le wigwam.

— Bien dit! monsieur l'abbé, bien dit! je vous aime, moi, dévoués missionnaires! Vos pieds sont nus souvent, mais vos cœurs sont toujours brûlants! Vous serez les bienvenus au palais de l'intendant comme dans le wigwam du Sauvage. Je serais bien aise de causer avec vous de cet établissement que vous vous proposez de fonder à la Présentation.

— Chevalier, je dois vous avouer que c'est la grande raison qui me fait accepter votre invitation. C'est un des projets que j'ai le plus à cœur, comme ministre de Dieu parmi les hommes.

— Si je ne puis vous imiter, cher monsieur l'abbé, je ne vous en admire pas moins. Je vous promets que tout se passera convenablement et que vous aurez une excellente occasion de convaincre l'intendant de l'importance de votre projet pour la soumission des Iroquois.

L'abbé accompagna Bigot au palais. Il était charmé de son affabilité, et nourrissait l'espoir de

enseigner aux gentilshommes leurs devoirs envers les belles dames. Restez à dîner avec moi; nous allons nous occuper de cette affaire. Pas d'excuse aujourd'hui! Mon vieil ami Kalm va se joindre à nous. Il est aussi bon philosophe que vous êtes bon soldat. Restez et nous aurons mieux que la fumée de la pipe pour nous égayer.

— La fumée de la pipe n'est pas à dédaigner, Excellence! répliqua La Corne qui était grand fumeur. J'aime bien votre Suédois. Il débite ses maximes avec une gravité qui plaît, et je les écoute avec le plaisir d'un enfant qui reçoit des amandes. Ma philosophie pratique n'est pas toujours d'accord avec ses théories cependant; mais je sens que je dois croire bien des choses que je ne comprends pas.

— Fort bien! alors, vous resterez; et vous aussi, Beauharnois, et vous aussi, Rigaud. L'abbé Piquet est allé dire le benedictine chez l'intendant, Mgr l'évêque le dira ici. Nous allons dresser la table au sommet de l'Olympe; nous aurons le nectar et l'ambrosie. Un dîner des dieux!

Les gentilshommes partagèrent la franche gaieté du comte et acquiescèrent à ses desirs.

Le comte appela Kalm.

Le philosophe était tellement absorbé par l'étude, qu'il n'avait pas même eu connaissance des paroles acerbes échangées entre de la Corne et l'intendant. Courbé sur ses livres, il copiait dans un cahier précéux, pour les conserver et les retrouver au moment opportun, les pensées profondes, les idées neuves, les maximes sages qui élèvent l'âme et agrandissent l'esprit, et en écrivant, il baissait et relevait sa belle tête blonde, par un mouvement régulier, et comme pour approuver les savants qu'il étudiait.

Le gouverneur répéta son invitation, et cette fois Kalm entendit. Il se leva derrière sa pile de livres et sourit à l'ami qui le rappelait à la vie réelle. Un instant après, il se mettait à table avec les autres gentilshommes.

— Kalm, commença le gouverneur d'une voix émue, ceci me rappelle notre temps d'étudiants à Upsal, alors que nous portions le chapeau blanc à bord noir. Le bon vieux temps! Vous vous souvenez que les écoliers vous appelaient l'ingénieur, parce que vous vous entouriez toujours alors d'une muraille de livres et d'une provision de raisonnements qui vous rendaient inattaquable, comme les murs de Mudgard.

— Ah! comte, c'était en effet le bon temps! Nous n'étions pas alors, comme aujourd'hui, ni trop vieux ni trop sages! Devant nous, derrière nous, tout était lumière! Chaque soir nous entrions dans nos alcôves comme les oiseaux dans leurs nids, et l'aile de Dieu s'ouvrait pour nous couvrir. Chaque matin, c'était un rayonnement nouveau de la science, de la santé, de la jeunesse et de la gaieté!... Comme le jeune Linné était fier des géants ses frères!... Pauvres ambitieux! nous nous pensions des aigles, et nous étions des poussins sans plumes!... Vous n'avez pas oublié, comte, la langue des hommes du Nord?

— Non, certes! je ne l'ai pas oubliée! repartit le gouverneur. Et je ne l'oublierai jamais! Ecoutez, Kalm.

Et il se mit à redire, avec un excellent accent, quelques vers d'une ballade suédoise, fort populaire autrefois parmi les étudiants d'Upsal :

Smeriges man akter jag att lofva
Om Gud, vill mig nader gifva!
Deras dygd framfora med akt
[och häg]
Den stund der jag ma lefva!

Noble peuple de la Suède,
Peuple vaillant, tant que battra
[mon cœur,
Si Dieu me'tend que j'intercède,
Je chanterai ta force et ta grandeur!

(A SUIVRE)



Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur

PAR HAROLD R. FOSTER



Pendant toute la nuit le navire fuit devant le terrible ouragan. Quand le jour vient, les marins voient devant eux une côte rocheuse et le prince Vaillant se dit qu'il faudrait avoir maintenant un meilleur pilote que lui.

Dans l'entrepont, le capitaine dort encore sous l'effet de la drogue qu'il avait préparée pour le prince.



"Viens, mon petit agneau! Il nous faut quelqu'un qui connaisse le navire et la côte mieux que moi", et le capitaine est hissé sur le pont.



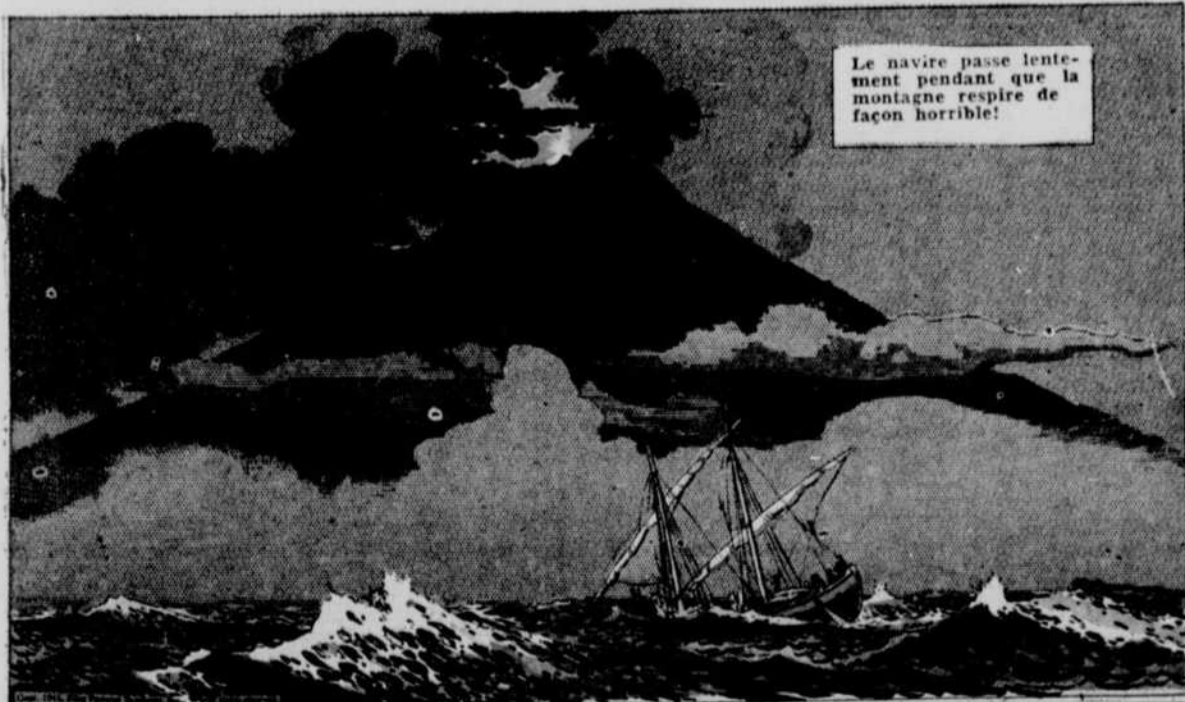
Le vent et l'écume ont vite fait d'éclaircir les idées du capitaine, au moment où le navire s'engage dans un détroit dangereux.



Pris par un courant violent, poussé en avant par le vent, le navire passe à une vitesse folle au large des écueils de Charybde et de Scylla, dangers terribles connus d'Hercule et craints par Ulysse.



Alors que la tempête perd enfin de sa force, une autre terreur vient assaillir les marins. "Le mont Etna lance des flammes", murmure un des matelots. "Le dieu Vulcain est en colère!"



Le navire passe lentement pendant que la montagne respire de façon horrible!



Enfin le navire glisse sur une mer calmée et Vaillant voit devant lui une grande trirème à l'ancre, pendant que son équipage répare les dégâts de la tempête.
La semaine prochaine :
LE ROI DE LA MER.



AMURATH

THAGMAR

LAUNCELOT

SIR GAWAIN

PRINCE VALIANT

ARTHUR

GUINEVERE

MERLIN

MORGAN LE FEY

RAMUD

PRÉPARONS

la "badge" de Cosmographe

● Écrit spécialement par un Scout astronome, pour intéresser ses frères scouts à l'astronomie.

Aux Scouts ennemis de la médiocrité, qui ne daignent consacrer leurs efforts qu'aux travaux les plus élevés, je proposerais la "badge" de cosmographe.

Pour toi qui as entrepris la lecture de cet article parce que déjà tu aimes l'astronomie, je m'essaierai pas de faire l'apologie de cette haute science. Non plus qu'il n'est dans mon intention de t'expliquer tous les détails de cette badge et de reproduire ici tes manuels. Je te propose simplement de considérer comment furent acquises les notions les plus essentielles de l'astronomie.

Note au passage la beauté du mot "cosmos" dont est composé "cosmographe". Il signifiait chez les Grecs : ordre, ornement, d'où le monde. Celui-ci n'est-il pas, en effet, à base d'ordre ? Et n'est-ce pas avant tout dans la "cosmographie" que l'on voit la nécessité d'un ordonnateur ? Chute bien misérable de ce beau mot avec "cosmétique" !

Si, par une belle nuit étoilée, tu regardes le ciel assez longtemps, il te sera facile de constater que tous les autres semblent tourner autour de l'Étoile Polaire. C'est la rotation de la Terre qui donne cette illusion. Les étoiles nous paraissent toujours à la même place les unes par rapport aux autres. Les Anciens avaient divisé le ciel en constellations. Les plus belles d'entre elles sont sans contredit : Orion, dans laquelle on voit le T de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la Grande et la Petite Ourse. Celles-ci sont toujours faciles à repérer pour les commençants. Grâce à elles, tu pourras situer les autres.

Contrairement aux étoiles, certains astres semblent animés d'un mouvement propre. Tu noteras la position de la Lune, par exemple, un soir ; la nuit suivante, à la même heure, tu constateras que notre satellite n'est plus du tout à la même place que la veille. Toutes les planètes se déplacent par rapport aux constellations, et leurs trajectoires apparentes sont extrêmement compliquées ; ce qui faisait le désespoir des anciens astronomes. Combien ne leur en a-t-il pas fallu d'années de méditation aux Copernic, aux Képler, pour découvrir même les simples notions qu'un écolier apprend tout jeune aujourd'hui ! Sais-tu que lorsque tu dis : "La Terre tourne autour du Soleil en 365 jours et un quart" ou encore : les planètes décrivent des ellipses dans leurs trajectoires autour du Soleil", tu énonces là des principes qui prirent des générations de savants et de nombreuses décades d'observations patientes et de calculs fastidieux avant de voir le jour ?

C'est à Képler, aux premières années du XVIII^e siècle (1618), que nous devons une image vraie du système solaire. Après 17 ans de durs labeurs, il parvint à établir qu'il existe une relation entre les distances des diverses planètes au Soleil et le temps de leurs révolutions autour de cet astre. La durée des révolutions était déjà connue ; il était dès lors facile d'établir un tableau des distances relatives des diverses planètes à partir du Soleil. La distance de la Terre étant prise pour unité, on trouve pour Mercure une distance 0.30 du Soleil, c'est-à-dire un tiers environ de la distance de la Terre au même astre. Vénus a 0.72, Mars 1.52, Jupiter 5.20, Saturne 9.55. Uranus, Neptune et Pluton n'étaient pas connues à l'époque.

Ces distances n'étaient que relatives. Pour évaluer les distances réelles entre le Soleil et chacune des planètes, il fallait connaître au moins l'une quelconque de ces distances réelles. Il était ensuite facile, par une simple règle de

trois, de calculer chacune des autres. Or, au XVIII^e siècle, l'on ignorait complètement comment s'y prendre pour trouver une telle distance.

Regardez un point quelconque, de l'autre côté d'une rivière. Au moyen de la trigonométrie, vous pouvez évaluer la distance qui vous sépare de ce point. Cela revient à déterminer la hauteur d'un triangle dont on connaît la base et les deux angles adjacents à cette base. En formant un triangle dont la base serait le diamètre de la Terre, et l'angle opposé, le centre du Soleil, nous obtiendrions comme valeur de cet angle opposé, 17 secondes 612 millièmes.

Tu n'es probablement pas habitué, à la mesure des angles. Ainsi, ce chiffre ne te dira-t-il rien. Eh bien, il correspond à un cheveu mesuré à 7 pieds et quelques pouces de distance. Dans ce cas, il faut vous avouer que la méthode était inutilisable. Une base prise sur la Terre était beaucoup trop faible par rapport à la distance à évaluer. Voilà pourquoi les astronomes eurent recours à l'artifice suivant.

La distance de la Terre au Soleil étant prise pour unité, nous trouvons 1.52 pour celle de Mars au Soleil, soit 0.52 la différence des deux nombres. Si nous pouvions évaluer en kilomètres ces 52 centièmes, nous pourrions, par une simple règle de trois, trouver la valeur de l'unité qui nous sépare du Soleil.

Pour être simplifié, le problème des mesures à déterminer n'était pas encore très facile. Une simple erreur de sept dixièmes de seconde faussait le ré-

sultat de plus d'un million de kilomètres. En effet, devant la discordance des résultats obtenus, on dut, après plus d'un siècle de vaines tentatives, abandonner encore cette fois la méthode.

Je ne sais si tu ignores l'histoire de la place vide entre Mars et Jupiter. Quant à Képler, il n'avait pas été sans découvrir un hiatus dans la disposition des planètes autour du Soleil. Aussi écrivait-il déjà à 25 ans : "Intra Martem et Jovem, interposui planetam" — "Entre Mars et Jupiter, j'ai interposé une planète". Le grand astronome avait vu juste. Quelque deux siècles après sa remarque, fut signalé, à la place prévue, le premier des astéroïdes circulant entre Mars et Jupiter. Il eut pour nom Cérés. C'était un monde liliputien qui tout d'abord déconcerta les savants. Ce n'était évidemment pas la planète attendue ! Celle-ci ne fut jamais découverte. A sa place, on trouva une myriade d'autres astéroïdes du genre de Cérés. La révolution de ces derniers est très complexe. Pour certains, elle empiète sur l'orbite de Jupiter, ou bien s'approche de nous plus près que la planète Mars.

L'un de ces derniers fut découvert en 1898 par un astronome berlinois et reçut le nom d'Eros. Grâce à cette découverte, tout le monde allait tomber d'accord au sujet de la fameuse question de la distance de la Terre au Soleil. Comment Eros allait-il ainsi réconcilier tous ceux qui s'intéressaient à la question ? A cause, simplement, des merveilleuses conditions de recherches remplies par cet astre. D'un diamètre de 35 kilomètres à peine, Eros apparaît, dans les plus puissants télescopes comme un faible point lumineux. Circonstance parfaite pour les pointés à la lunette ou les clichés photographiques. De plus, aux moments les plus favorables, la distance d'Eros est trois fois moindre que celle de Mars.

Une campagne monstre fut organisée pour l'observation de l'astéroïde. Résultat : près de deux mille observations à la lunette et plus de 10,000 clichés obtenus.

Il ne fallut pas moins de trois années pour établir la synthèse de cette masse énorme de documents. Mais enfin, on avait un résultat. On connaissait la distance du Soleil à la Terre avec précision suffisante, c'est-à-dire à 70,000 kilomètres près. Ce qui reviendrait à évaluer la longueur d'une règle d'un mètre et demi à 7 dixièmes de millimètres d'erreur.

Pourquoi s'être donné tant de peine pour découvrir cette distance ? La ré-

ponse est facile. Si un marchand achète, par exemple, du bois à \$50 du mille pieds, il sera sans doute intéressé de savoir, à moins qu'il ne soit au courant déjà, ce que représente un pied dans la mesure du bois, c'est-à-dire, ce que vaut l'unité de mesure. Eh bien, en astronomie, la distance de la Terre au Soleil est l'unité de mesure. Voilà donc pourquoi on avait tant intérêt à la trouver.

Munis de cette donnée, nous pouvons arpenter les cieux, "jauger" les espaces célestes.

Voilà, frère scout, quelques-uns des problèmes qui s'offrent à ton étude dans le ciel étoilé. Il y a là, à contempler et à admirer, une quantité de merveilles infinies comme le monde lui-même. J'espère, par ces quelques lignes, avoir attiré ton attention sur elles et avoir incité ton esprit à les comprendre encore mieux.

L. B., Chef Scout,

lère St-Marc, Shawinigan.

P. S. Sur demande des intéressés, notre collaborateur préparera une série d'articles en marge de la badge de cosmographe ou autres sujets relatifs, pour faire suite à celui-ci.

La revue The Sky se maintient toujours à un même niveau de supériorité, c'est pourquoi, nous la recommandons sans réserve.

Le numéro de février présente plusieurs articles qu'il faut lire, comme *Forty years of Photographic Astronomy*, *Scientists denounce Astrology*, *The End of the World*, par William H. Barton, Jr., en plus des rubriques régulières.

On peut maintenant se procurer cette revue en s'adressant au dépositaire, M. Lauréat Ouellet, 9 3-4, 4ième Rue, Limoilou, Québec.

Adresses utiles

Le secrétaire du Cercle astronomique de Québec, 79, chemin Ste-Foy, Québec.

Les questions se rapportant à cette chronique doivent être adressées à l'auteur, 275, rue St-Cyrille, Québec.

La Revue THE SKY, Hayden Planetarium, 81st Street & Central Park West, New-York, U.S.A.

La revue POPULAR ASTRONOMY, Goodsell Observatory, Carleton College, Northfield, Minnesota, U.S.A.

SOURIEZ...

MOT D'ENFANT

Pour ses étrennes, Janine avait reçu comme cadeau une jolie bague.

Mais, au goûter où elle était invitée, personne ne semblait la remarquer à son doigt.

En désespoir de cause, elle finit par lever sa petite mentonnette en s'écriant : "C'est curieux comme cela tient chaud, ces bijoux-là !"

JOIE NATURELLE

— Cette nuit, j'ai rêvé que ma belle-mère était partie en voyage...

— Mais tu n'es pas marié !

— J'sais bien, mais ça m'a fait tout de même plaisir.

L'EXPÉDIENT

Une dame américaine, qui avait dans sa cave un tonneau d'excellente bière, faisait part à une amie des appréhensions que lui causait son personnel et lui demandait un moyen pour préserver le précieux baril.

— C'est bien simple, répondit l'amie, placez à côté une pièce de vin de Bourgogne.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

7--- Les Grecs

par M. PATRICE BUET
d'après les dessins et reconstitutions de M. Goichon.

I--LES PELASGES



195. — LES RACES ÉTRANGÈRES

Les Pélasges n'étaient pas les seuls à avoir jeté les yeux sur la Grèce ; certaines peuplades de l'Égypte, de la Phénicie et de l'Asie mineure émigrèrent vers le même but.

L'Égyptien Cécrops prit comme but l'Attique, cependant que son compatriote Danaüs fonda Argos. Pelops venu de Phrygie donna son nom au Péloponèse, et Cadmus le Phénicien fonda Cadurci, citadelle de Thèbes.

Il y eut en somme pénétration et fusion des anciens Grecs et des peuples venus de l'Asie (ceux-ci étaient peut-être des descendants de ceux-là) tant au point de vue civilisation, que culture spirituelle, administration intérieure, et religion.

On importa des cultures nouvelles, l'industrie et la navigation se développèrent, la société se constitua, on créa l'Aréopage.

L'ancien Dieu unique, Jupiter, fut accompagné de nombreuses divinités venues d'Égypte, de Phénicie et d'Asie mineure.



196. — LES HELLENES

La petite tribu des Helliènes établie dans un canton de Thessalie l'emporta sur les autres tribus, et fit disparaître le nom de Pélasges. Ils descendirent à leur dire d'Hellen, fils de Deucalion qui avec sa femme Pyrrha avait échappé au déluge et repeuplé la terre. Ses descendants furent la souche des Doriens, des Ioniens, des Éoliens et des Achéens ; ces deux dernières tribus devaient jouer le premier rôle dans les temps héroïques.

Achille, Agamemnon, Ménélas étaient Achéens, Philoctète, Ulysse, Nestor étaient Éoliens.

Les Doriens et les Ioniens devaient par la suite se rendre illustres sous le nom de Spartiates et d'Athéniens.

la "Survivance française"

● Pour le mois de mars 1941

● La photo représente "MARIE ROLLET, épouse de Louis Hébert, entourée de ses trois enfants : ANNE, MARIE-GUILLEMETTE et GUILLAUME; elle tient dans ses mains un livre ouvert et enseigne aux siens les vérités de la foi, remplissant ainsi son rôle de première institutrice au Canada". (Abbé Couillard-Després, cité dans *Monuments de Québec, de P.-G. Roy*). L'auteur de ce bronze impressionnant est le sculpteur Laliberté. Le monument Hébert a été inauguré en 1918, lors du troisième centenaire de l'arrivée du premier HABITANT au pays.

NOTES D'HISTOIRE

Une erreur de mise en page amène ici le nom d'Hélène Boullé. Donnons quelques notes brèves sur cette femme, qui, en 1610, à l'âge de douze ans, devint l'épouse de Champlain. Hélène Boullé n'a pas été mêlée très longtemps, de façon directe au moins, à l'histoire canadienne. Elle ne séjourna que quatre ans au pays, de 1620 à 1624. Elle apprit l'algonquin pour aider à l'éducation chrétienne des sauvages. Calviniste convertie, Hélène Boullé entra chez les Ursulines en 1643, dix ans après la mort de son mari.

Le groupe qui illustre la page de mars représente Marie Rollet, épouse de Louis Hébert. Avec ses trois enfants, cette courageuse épouse décida, en 1617, de venir s'établir au Canada. La population totale du pays à cette époque était de 64 habitants! Il n'y avait aucune famille d'établie, pas une terre défrichée! Il fallait du courage pour venir fonder un foyer au Canada dans ces conditions. Marie Rollet, ses trois enfants et son mari, passèrent 95 jours en mer — plus de treize semaines!... L'année même de l'arrivée de la famille Hébert, on célébra à Québec le premier mariage de l'histoire canadienne. Marie Rollet accorda sa fille Anne à Etienne Jonquet; tous deux moururent deux ans après, sans enfants. Le deuxième mariage canadien eut lieu en 1621, entre Guillemette Hébert, fille de Louis Hébert et de Marie Rollet et Guillaume Couillard, établi au pays depuis huit ans (1613). Pour illustrer l'importance de cette union dans l'histoire du pays, citons ce que le Père Leclercq écrivait en 1691, soit 70 ans après ce mariage: "La famille de Guillaume Couillard a

été si nombreuse qu'elle compte actuellement plus de 250 personnes et plus de 900 qui sont alliées à cette famille..." — Guillaume, l'unique fils du ménage Hébert se maria en 1634; il eut quatre enfants.

Louis Hébert mourut en 1627. Sa veuve, Marie Rollet, épousa deux ans plus tard, en 1629, Guillaume Hubou de qui elle n'eut pas d'enfant. Marie Rollet mourut en 1649, après avoir vécu 22 années au Canada, les 22 années les plus dures et les plus sanglantes peut-être de notre histoire.

Mot d'ordre du mois

Mettre en riche lumière la splendeur des obscures vertus familiales qui sont un des lots les plus importants de l'héritage que nous avons à conserver et à faire fructifier. Marie Rollet est la première des maîtresses de maison du Canada! C'est un titre de gloire devant lequel nous devons nous incliner bien bas. Si nous ne saisissons pas la beauté des vertus et des traditions familiales canadiennes-françaises c'est que nous ne nous arrêtons pas suffisamment à réfléchir. Dans toute l'histoire canadienne, la famille courageuse, chrétienne, travailleuse, économe, reste une des forces les plus agissantes de toutes celles qui ont peu à peu édifié et consolidé la nation canadienne-française. Dans le sanctuaire du foyer, c'est la mère qu'il faut louer, honorer et vénérer! Durant tout le mois de mars profiter de toutes les occasions pour exalter les mérites de nos mères passées et présentes. Profiter surtout des leçons ménagères pour créer chez les fillettes une mystique faite d'amour et de vénération envers les vertus et les tâches familiales.

LE COMITÉ PERMANENT DE LA SURVIVANCE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE



MARIE ROLLET (1502-1654)

1941		MARS						1941	
Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Judi	Vendredi	Samedi			
								1	
2	3	4	5	6	7	8			
9	10	11	12	13	14	15			
16	17	18	19	20	21	22			
23/30	24/31	25	26	27	28	29			

Mgr Antoine Gauvreau

(suite de la page 3)

Institutions qui les ont faits ce qu'ils sont, Mgr Gauvreau en avait de particulières qui collaient son âme au collège de Ste-Anne. Son oncle, l'abbé Célestin Gauvreau, vicaire général de l'Archidiocèse de Québec, avait été l'élève du fondateur, l'abbé Painchaud, et supérieur à son tour. Il y était mort, dit-on, en odeur de sainteté. Les cinq frères de Mgr Gauvreau y avaient fait comme lui leurs études classiques; sa jeunesse s'y était épanouie dans l'ambiance calme et réconfortante du pensionnat. Pour Mgr Gauvreau, le collège de Ste-Anne était la plus familière des maisons, après la maison paternelle. Il lui voua un culte qui, toute sa vie, se manifesta de mille façons, dont la plus généreuse fut sa participation aux fêtes grandioses qui couronnaient la translation des cendres de Monsieur Painchaud, sous le mausolée souvenir que lui élevèrent les anciens élèves.

Monseigneur Gauvreau termina sa carrière à St-Roch de Québec où, durant quinze ans, il se dépensa jusqu'à l'épuisement total, dans l'exercice intense de son ministère, et marqua son passage, là comme ailleurs, par des fondations qui ont résisté au temps.

Les humains de ma trempe, qui ne regardent que la surface des choses parce qu'ils ne savent pas pénétrer les âmes, ne verront dans son hospice Saint-Antoine, pour les vieillards, qu'une oeuvre de fortune, ouverte au mauvais endroit, à côté de l'église, en plein coeur d'un centre populaire, sur l'étroit

te rue St-François, sans prises d'air, sans jardins aux alentours.

Mais que vouliez-vous qu'il fit? C'est avec l'humble mise de fonds d'une pieuse modiste en soitanes, Madame Soucy, avec les contributions de ses paroissiens les plus charitables et la sienne, qu'il mit à l'abri tous les vieillards nécessiteux de St-Roch, ceux de son temps et tous les autres qui s'y sont succédé, sans une minute d'interruption, depuis trente-cinq ans. A sa manière habituelle, il a fait bon marché et commode. Trente ans avant la métropole qui attendit Asselin pour fonder l'Hospice de la Merci, Monseigneur Gauvreau eut pitié de la vieilleresse qui chancelle, sans que personne soit là pour la soutenir. Il lui donna des vêtements; il lui donna à manger; il lui donna à boire; il lui donna un gîte, sans aucune aide de l'Assistance publique dont même le nom était inconnu de son temps.

C'est à l'Hospice St-Antoine que mourut, le 26 février 1911, dans une cellule de vieux pauvre, sans livre de banque, sans valeur mobilière ni immobilière, avec exactement \$4.67 dans sa caisse, après avoir tout donné ou tout brûlé, celui qui, six mois auparavant, était encore le curé de la plus peuplée et plus riche paroisse de l'archidiocèse de Québec: Monseigneur Antoine Gauvreau.

Au lendemain de sa mort, l'on apprit qu'il donnait son coeur à l'Hôtel-Dieu-de-Lévis. C'est tout ce dont il pouvait disposer. Mais il avait à son crédit de multiples fondations dont doivent bé-

néficier, cinquante années durant, les enfants pauvres de sa famille ou d'autres, au Séminaire de Rimouski, au Collège de Ste-Anne et ailleurs. Il avait prêté à fonds perdu des sommes considérables à des communautés et à des institutions qui ne devaient commencer à lui payer un minime intérêt que six mois après sa retraite du ministère. Il avait été souscripteur éminent d'intérêt éducationnel ou national, durant plus de quarante ans, depuis l'Université Laval jusqu'à la garde Champlain. Il avait semé, à la douzaine, des statues sculptées et dorées, des calices d'argent, pour la fabrication desquels il a fait fondre, par un nommé A. Lafrance, de St-Roch, des services d'argent massif, et remboursé au pays, à leur pleine valeur, toutes les monnaies trouées ou usagées qui lui passaient par les mains et qu'il destinait aux mêmes fins.

Tout cela, ai-je dit, ce n'est que des souvenirs. De quelle longueur sera la liste de ses bienfaits, lorsque l'inventaire en sera complété? Nul ne le sait encore.

Ses funérailles furent imposantes, surtout par les foules qui s'y précipi-

tèrent. Son église de St-Roch ne put les contenir toutes. L'oraison funèbre fut sanglotée par l'abbé Ludger Dumais, supérieur du collège de Ste-Anne. Les échos en furent prolongés par toute la presse canadienne-française. Le peuple continua quelque temps à le regretter et à le prier. Des témoignages furent publiés. Puis, l'oubli vint. Seules quelques âmes, cloîtrées en elles-mêmes ou par des murs, lui vouèrent un culte fidèle et continuèrent à souhaiter l'apothéose à la mesure de ses mérites, inconnus de la multitude.

L'angle sous lequel Monseigneur Gauvreau vient d'être regardé est bien étroit. Il n'embrasse que l'aspect matériel de sa personnalité qui, dans l'ensemble, fut celle d'un grand animateur des âmes plutôt que des choses, un vibrant orateur de l'Eglise catholique, un prédicateur de son autorité, un amant passionné du Christ. Nous avons franchi le premier degré qui monte à lui. C'était le seul effort possible à nos moyens. D'autres, espérons-le, continueront l'hommage avec des données plus précises, et ils dégageront son esprit de la gangue où le retient ce que nous en avons dit. La liste de ses oeuvres spirituelles serait bien plus longue et autrement lumineuse.

Docteur JOSEPH GAUVREAU.

Jeannot l'invincible

